

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE NOM DES TROIS-RIVIÈRES: ¹

L'on remarque que Champlain dit, dès les premières lignes de sa description, "jusqu'aux Trois-Rivières."

Ce nom, *les Trois-Rivières*, a été donné, par les traitants français qui précédèrent Champlain, à la rivière que Jacques-Cartier nomme rivière de Fouez, ou de Foix, selon l'interprétation de Lescarbot, et que nous appelons le St. Maurice.

Les Sauvages l'appelaient Métabéroutine, ² mot algonquin qui signifie : décharge aux vents, ou : lieu où il vente de tous côtés. Ce nom désignait, vraisemblablement, l'embouchure de la rivière qui forme, avec le fleuve St. Laurent, une nappe d'eau ouverte à tous les vents, ou même le Cap des Iroquois, (la Pointe des Chenaux ³) qui est la pointe opposée au Cap de la Magdeleine.

Champlain paraît plutôt accepter ce nom que l'imposer. Avant de quitter Québec, il parle des Trois-Rivières comme l'on en parle

¹ Cet article forme le premier chapitre de l'histoire des Trois-Rivières à laquelle notre ami et collaborateur, M. Benjamin Sulte, travaille déjà depuis plusieurs mois. Il a bien voulu nous permettre d'en donner la *primeur* aux lecteurs de la *Revue Canadienne*. C'est sous les auspices de la municipalité des Trois-Rivières que M. Sulte écrit l'histoire de sa ville natale, et ce sera avec un vif bonheur que le public saluera le premier livre du brillant écrivain, qui, sait tour à tour se montrer poète harmonieux, et prosateur élégant. (*Note de la Direction.*)

² Les différentes désinences avec lesquelles on trouve ce nom écrit ne changent rien à son sens. Il se prononce le plus souvent : *Metapelodine* et *Métabéroutine*. Les Abénaquis en ont fait *Madonbalodenik*, c'est-à-dire : à l'endroit où les vents sont toujours contraires.

³ Cette pointe prend son nom des trois chenaux que fait l'embouchure du St. Maurice. De nos jours, dans le langage populaire, *les chenaux* signifient toute la rivière.

de nos jours, c'est-à-dire en désignant ce lieu par son nom connu. Lescarbot dit que ce nom a été donné à la rivière de Foix par Champlain ; peut-être se base-t-il sur le fait que Champlain est le premier qui l'écrivit.

La *Rivière des Trois-Rivières* a longtemps porté ce seul nom. Les cartes latines des anciens voyageurs le conservent, mais en le traduisant. Quelques cartes françaises portent Métaberoutin, qui est le nom de l'embouchure transporté à la rivière, comme le nom de la *Rivière des Trois-Rivières* a été transporté à la ville.

Citons des extraits des historiens et autres, pour faire voir que l'on s'est constamment accordé sur le sens de ce mot *les Trois-Rivières* et sur son orthographe telle que nous l'écrivons ici :

“ Nous passâmes aux Trois-Rivières que je contemplai curieusement pour être un séjour fort agréable et charmant. Les Français ont nommé ce lieu *les Trois-Rivières*, pour ce qu'il sort des terres une assez belle rivière qui se vient décharger dans le fleuve de St. Laurent par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites îles qui se rencontrent à l'entrée de cette rivière.”¹

“ Le 18 juillet 1624, de Caën partit pour aller *aux Trois-Rivières*.”²

A Paris, le 15 février 1634, la Compagnie des Cent Associés concède aux Révérends Pères Jésuites 600 arpents de terre “ au lieu dit *les Trois Rivières*.”

Après 1634, le poste est désigné sous le nom “ d'Habitation ou Fort des *Trois-Rivières*.”

Le 18 février 1635, le Père Le Jeune rédige l'en-tête du registre de la paroisse et l'intitule : “ Catalogue des trépassés au lieu nommé *les Trois-Rivières*.”

La Relation de 1635 dit : “ Les Français ont nommé ce lieu *les Trois-Rivières*, parcequ'il sort des terres un assez beau fleuve, qui se vient dégorger dans la grande rivière de St. Laurent, par trois principales embouchures, causées par plusieurs petites îles qui se rencontrent à l'entrée de ce fleuve, nommé des Sauvages *Metaberoutin*.”

En 1646, parlant du Cap de la Magdeleine, le *Journal des Jésuites*, (p. 70), le nomme “ Cap des *Trois Rivières*.”

En 1650, les Révérends Pères Jésuites concèdent une partie de la Commune “ aux habitants de la Bourgade des *Trois-Rivières*.”³

1 Sagard, *Histoire du Canada*, année 1619, p. 169.

2 Voyages de Champlain, édition de 1632, p. 74, 2e partie.

3 Greffe du notaire Aneau, Cahier C.

En 1651, la concession des terrains du Cap de la Magdeleine mesure "deux lieues le long du fleuve, depuis le Cap nommé des Trois-Rivières, en descendant sur le grand fleuve jusqu'à l'endroit où les dites deux lieues pourront s'étendre." ¹

En 1653, le Père Bressani écrit : "C'est un cours d'eau que nous appelons les Trois-Rivières parce qu'à l'embouchure, il est divisé en trois branches par deux îles." ²

En 1655, cinq "habitants des Trois-Rivières," concèdent l'île de St. Christophe, "située dans les Trois-Rivières." ³ Cette année, dans l'inventaire de la succession de Mathieu Labai, on lit : "la ville des Trois-Rivières." ⁴ Même année, M. Boucher concède l'île St. Joseph, "située dans le fleuve des Trois-Rivières, à trois quarts de lieues ou environ du grand fleuve St. Laurent et qui est la dernière des quatre en montant dans les dites Trois-Rivières." ⁵

Le *Journal des Jésuites*, année 1659, page 318, dit que "les Sauvages des Trois-Rivières vont en traite dans les Trois-Rivières, vers le premier saut." (aux Grais.)

Le Gouverneur Boucher écrit son "Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada ;" il la date "de la ville des Trois-Rivières, en la Nouvelle-France, le 8 octobre 1663." Dans ce livre, il dit, page 17 : "Il y a comme deux habitations ⁶ séparées par une grosse rivière qu'on appelle *les Trois-Rivières*, à cause qu'étant entrecoupée par des îles elle fait comme trois rivières en ce lieu là, qui vient de dedans les terres du côté nord."

Les Révérends Pères Jésuites déclarent, en 1667, posséder des terres "au Cap des Trois-Rivières," ce qui, à la lecture du document, veut dire le Cap de la Magdeleine. ⁷

En 1668, l'île que M. de la Potherie possédait et qui a gardé son

¹ Archives provinciales, vol. A, p. 75. Registres de l'intendance, Nos. 2 à 9, folio 131.

² Relation du P. Bressani, p. 58.

³ Greffe du notaire Ameau.

⁴ Greffe du notaire Ameau.

⁵ Documents relatifs à la Tenure Seigneuriale, p. 85.

⁶ La ville des Trois-Rivières et le Cap de la Magdeleine, déjà fort peuplé, comparativement.

⁷ Manuscrit de Paris, 11^e vol., 2^e série, p. 203.

nom, figure comme " située au nord-est de l'île de la Trinité,"¹ nom que cette dernière devait probablement à sa position dans l'embouchure des trois rivières. Nous lui avons substitué un nom d'un prosaïsme outré.

En 1676, la veuve de Maurice Poulin, sieur de Lafontaine² concède le fief St. Maurice " sur le bord de la rivière des Trois-Rivières."³ Le nom de baptême de Poulin qui avait occupé ce fief sans en avoir le titre écrit, devait finir par remplacer l'ancien nom de la rivière, nom qui reste à la ville seule.

En 1681, Louis XIV érige " la juridiction civile et criminelle des Trois-Rivières."

Nous avons les plans de la ville " des Trois Rivières " années 1685, 1704 et 1721.

L'administration judiciaire de la ville " des Trois-Rivières " devient, en 1687, " la Prévôté des Trois-Rivières."

L'acte de concession du fief Ste. Marguerite mentionne " le fleuve des Trois-Rivières " ⁴ en 1691.

Bacqueville de la Potherie dit en 1701 : " La ville des Trois-Rivières tire son origine des trois canaux dont l'un est plus large que la Seine au dessus de Paris, et qui sont formés par deux îles de quinze à seize cents arpents de long, chacune remplies de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites au-dessus, dans l'embouchure d'une rivière nommée Maitabiroline, d'où descendent plusieurs nations qui y viennent faire la traite de leurs pelleteries." ⁵

L'on ne saurait douter que la ville dut son origine aux avantages naturels qu'offre le territoire du St. Maurice, ni que son nom lui vienne de la conformation particulière de l'embouchure de ce cours d'eau ; mais ce qui est évident aussi, c'est que la Potherie n'a pas vu les îles dont il parle, puisqu'il donne à deux d'entre elles des dimensions exagérées et qu'il efface presque l'île St. Christophe, la plus grande de toutes.

Les Anglais de la Nouvelle-Angleterre ont fait une corruption du mot " trois : " l'on voit dans les archives qui renferment leur

1 Greffe du notaire Aneau.

2 Ancêtre de Sir L. H. Lafontaine.

3 Doc. de la Tenure Seigneuriale, p. 154.

4 Dictionnaire topographique de Bouchette. Appendice.

5 Histoire de l'Amérique Septentrionale, vol. 1, p. 287.

correspondance publique qu'à partir de 1700 ils écrivent "Troy River" pour "Trois-Rivières." ¹ Plusieurs étrangers ne traduisent pas le nom français, ils se contentent de l'insérer dans leur texte. Lorsqu'à la fin du siècle dernier, les Anglais prirent l'habitude de le traduire par *Three Rivers*, l'article qui le précède se trouva supprimé; quelques-uns se mirent à écrire : *the Three Rivers*, mais l'abréviation, qui est plus conforme au génie de la langue anglaise, l'emporta, et, à notre tour, nous l'avons traduit par "Trois-Rivières," au mépris de toutes les traditions qui exigent l'article.

Dans le registre de la paroisse, en 1704, le frère Luc Filiastre, faisant les fonctions curiales, change pour la première fois l'orthographe du nom de la ville; il écrit avec un chiffre "les 3 Rivières."

Charlevoix s'exprime singulièrement: "Un peu au-dessous, et du même côté que la ville, le fleuve reçoit une assez belle rivière qui, avant de confondre ses eaux avec les siennes, en reçoit en même temps deux autres, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et c'est ce qui a fondé le nom de Trois-Rivières que porte la ville." ² Au moment où cet écrivain, si consciencieux d'ordinaire, traçait ces lignes dans une lettre adressée à la Duchesse de Lesdiguières, il arrivait de Bécancourt et il mettait pour la première fois pied à terre dans la ville des Trois-Rivières. C'était le 6 mars 1721, il avait traversé le fleuve en carriole sans se rendre aux îles; ses renseignements sur les deux rivières qui se déchargent dans l'embouchure d'une troisième rivière sont l'effet d'un malentendu, puisqu'il s'est borné, croyons-nous, à consigner ce jour-là les réponses que l'on fit à ses questions. Du reste, avant de quitter la ville, il écrit "qu'elle doit son origine au grand abord qui, dans les commencements de la colonie, se faisait en ce lieu-là des Sauvages des différentes nations. Il en descendait surtout plusieurs des quartiers les plus reculés vers le nord, par les Trois-Rivières, qui ont donné le nom à la ville, et qu'on remonte fort loin." ³ Il ne mentionne pas le nom de St. Maurice.

Dans un jugement rendu par Bégon en 1723, il est dit que le fief St. Maurice est situé sur la rive ouest de la rivière "vulgairement

¹ London Documents, vol. 4, p. 405; consulter la table des dix volumes.

² Journal du Père Charlevoix, vol. 1, p. 165.

³ Journal du Père Charlevoix, vol. 1, p. 167.

nommée fleuve de St. Maurice." C'est la plus ancienne mention de ce nom donné aux "trois rivières."¹

Une carte, sous la date de l'année 1731, nomme le St. Maurice : "Rivière Chabetsiouatagane ou chemin des trois rivières."

Les voyageurs se copient parfois en se succédant et reproduisent de cette manière des erreurs qui ont lieu de surprendre. Le Beau visite en 1729 la ville que l'on appelle "les Trois Rivières." "Elle tire son nom de trois canaux, dont l'un est plus large que la Seine, dans son entrée à Paris. Ces trois canaux sont formés par deux îles de seize cents arpents de long chacune et remplies de beaux arbres." Le Beau, qui ne manque ni de pédanterie, ni d'ignorance, copie ouvertement les données de Bacqueville de la Potherie, lequel paraît avoir pris sa mesure de seize cents arpents dans la citation que Lescarbot fait du voyage de Champlain en 1609, citation qui, à cela près, semble correcte. Dans son voyage de 1603, Champlain écrit que trois des îles peuvent avoir environ cinq ou six cents pas de long.² Lescarbot cite ce passage et met en chiffres : 15 à 1600 pas. La Potherie et Le Beau remplacent les pas par des arpents ; en fin de compte ces îles auraient dix-neuf lieues de long !

Lorsqu'en 1740, les intéressés de la compagnie des Forges obtinrent le fief St. Etienne, l'on se servit encore, dans la patente accordée par le Roi, des mots : "la rivière des Trois-Rivières."⁴

La carte de Guillaume de L'Isle, année 1740, porte "Les Trois Rivières."

1 Papiers concernant les terrains de la Banlieue, déposés au Greffe des Trois-Rivières.

2 Aventures du Sieur C. Le Beau, vol. 1, p. 84.

3 L'île de la Trinité se nomme aussi St. Quentin, du nom de Quentin Moral ; Bouchette la nomme île du Milieu, elle est plus connue sous les noms de l'île aux Cochons ou de Maillet, son dernier propriétaire. Son étendue, d'une pointe à l'autre, est de 3,200 pieds.

L'île de la Potherie, portait, lorsque M. de la Potherie la concéda en 1649, le nom de l'île aux Cochons ; elle a reçu successivement les noms de Bellerive, Caldwell et Baptist, propriétaire actuel. Bouchette la désigne, conjointement avec l'île voisine, sous le nom des "îles de l'Abri" à cause du refuge efficace qu'elles offrent aux navires. Son étendue, d'une pointe à l'autre, est de 3,000 pieds.

Ces deux îles (de la Trinité et de la Potherie) divisent l'embouchure du St. Maurice en trois canaux.

La troisième, appelée Caron ou l'Abri, mesure 1,287 pieds de longueur.

L'île St. Christophe sur laquelle reposent les deux ponts, a 6,138 pieds d'étendue, ou environ 80 arpents en superficie.

La cinquième a été concédée par M. Boucher en 1655. Elle porte les noms de St. Joseph de la Croix et de Boucher. Sa longueur est de 2,475 pieds.

La sixième se nomme île Ogden. Elle a 1,013 pieds d'étendue.

4 Dictionnaire topographique de Bouchette. Appendice.

Franquet écrit, en 1752, le nom de St. Maurice appliqué à la rivière comme s'il n'en existait plus d'autre : " Le nom de cette ville semble indiquer que trois rivières y affluent, tandis qu'il n'y a que celle de St. Maurice qui forme quatre îles à son débouché dans le fleuve St. Laurent où elle se confond par trois passages qui ont donné lieu à son étymologie." ¹ Il dit ailleurs : " L'on passe (en remontant le fleuve en barque pour arriver à la ville) par le travers de deux îlets, des quatre que forment les trois débouchés de la rivière de St. Maurice dans le fleuve St. Laurent. Le plus large et le plus considérable (des débouchés) cotoye les terres de l'ouest de cette rivière, le courant y est beaucoup plus rapide qu'aux deux autres ; ils forment ensemble, en avant de la tête des dits îlets, une batture de sable ; ces îlets sont boisés et le fleuve vis-à-vis est réduit à 1000 ou 1100 toises."

Les cartes de Popple (1755) et celles de Jeffreys (1766), soit anglaises soit latines, portent " les Trois-Rivières."

En 1760, le général Amherst conserve la division des trois gouvernements de Québec, Montréal et des *Trois-Rivières*.

Le district " des Trois-Rivières " fut aboli en 1764 ; on le rétablit en 1791 sous les mêmes nom et orthographe.

Le dictionnaire de Trévoux (année 1771) porte : " Nom d'une grande rivière de la Nouvelle-France, en Amérique. *Trifluvius*. Elle se forme par le concours de trois rivières qui ont leurs sources vers les confins de l'Estotiland, et se décharge dans la rivière de St. Laurent entre Québec et Montréal. Les Français ont fait à son embouchure une colonie qu'ils nomment les Trois-Rivières, en latin *Trifluvium*." Ces trois rivières qui sortent de la hauteur des terres ne sont pas plus l'origine du nom de la ville que les trois rivières citées par Charlevoix et qui n'existent pas. L'abondance des citations que nous soumettons ici prouve jusqu'à l'évidence pourquoi les Français nommèrent la rivière de Fouez les *Trois-Rivières*.

En 1795 apparaît le mot " Trois-Rivières ; " c'est M. Williams, l'un des juges de la Cour des plaidoyers communs pour le district des Trois-Rivières, qui paraphe les registres des années 1792-3-4 et 5, et altère ainsi le nom qu'avait toujours porté la ville.

Bouchette en 1815 écrit " Cap des Trois-Rivières " pour désigner la pointe aux Iroquois, ou Cap Lieutenant. ²

Lé décret canonique de l'Évêque de Québec, en date du 17 sep-

¹ Voyage de Franquet, manuscrit déposé à la Bibliothèque Fédérale à Ottawa.

² Dictionnaire topographique.

tembre 1832, dit : nous avons érigé et érigeons en paroisse la susdite ville *des Trois-Rivières...* etc.

En 1852, Sa Sainteté Pie IX, forme le diocèse et nomme l'évêque *des Trois-Rivières*.

En 1857, la ville est incorporée par un acte du parlement sous le nom *des Trois-Rivières*.

Champlain, Lescarbot, Sagard, les Pères Jésuites, les évêques du Canada, les chroniques des Ursulines, les fonctionnaires de la colonie, les traitants des différentes compagnies de commerce qui s'y succédèrent, les registres de la paroisse des Trois-Rivières ainsi que ceux des paroisses environnantes, les actes des anciens notaires, les archives de la justice des Trois-Rivières, les gouverneurs de la colonie et ceux des Trois-Rivières écrivent et disent invariablement *les Trois-Rivières*. Il n'y a pas d'exemple de l'omission de l'article, sauf les cas rapportés plus haut et qui font une très-petite exception à la règle.

Ainsi, les commerçants qui vinrent en ce lieu avant l'arrivée de Champlain, c'est-à-dire entre les années 1596 et 1603, l'appelèrent apparemment " les Trois-Rivières " ¹ Champlain et une longue succession de personnages distingués maintiennent ce nom ; la Religion vient aussi le consacrer ; il est confirmé par l'usage général ; pour nous, il est inséparable des souvenirs de la gloire du passé, ne l'altérons pas, c'est une partie de notre héritage comme Trifluviens.

Nous connaissons, au nord de ce continent, d'autres endroits qui portent le même nom que les Trois-Rivières. Les rivières Kaministigoyia tombe dans la baie du Tonnerre, située au nord-ouest du Lac Supérieur ; son embouchure est divisée par des îles qui lui ont valu le nom des Trois-Rivières, sous lequel le poste voisin a été connu pendant à peu près un siècle. Les voyageurs des Trois-Rivières, qui ont contribué si puissamment à fonder le Détroit, paraissent être les auteurs de cette appellation ; en effet, ils furent les premiers à parcourir le nord-ouest et à lui imposer les noms de leur choix. Le site de Kaministigoyia est magnifique, il porte aujourd'hui le nom de Fort Williams, fondé sur la terre ferme par les traitants anglais. C'est là que s'ouvre le chemin colonial destiné à relier les établissements de la Rivière-Rouge au Canada. Par une singularité du hasard, ce sont des ingénieurs et des ouvriers des Trois-Rivières qui viennent de partir pour exécuter cette œuvre.

¹ M. Faillon dit que c'est le seul nom sous lequel il a toujours été connu des Français. *Histoire de la Colonie de la Nouvelle-France*, 1er vol., p. 265.

Dans l'île du Prince-Edouard, il y a une petite ville désignée de nos jours sous le même nom.

C'est le moment de rappeler une tradition trifluvienne qui veut que le nom des Trois-Rivières ait été donné au fort situé près de l'embouchure du St. Maurice en raison de son accès commode pour y rencontrer les sauvages qui faisaient la traite en descendant par les rivières Métaberoutin, Bécancourt et St. François. Pour motiver la tradition, la traite de ces trois rivières aurait dû avoir lieu dès le temps de Champlain, ce qui était impossible, puisqu'il n'y avait pas de Sauvages au sud du fleuve, où les Iroquois ne se montraient que pour dresser des embuscades et massacrer les coureurs des bois. Lorsque les Abénaquis, venus du Maine et du Nouveau-Brunswick, formèrent les villages de Bécancourt et de St. François, il y avait un siècle que le nom des Trois-Rivières était adopté, et cinquante autorités irréfutables en avaient expliqué l'étymologie.

.....

BENJAMIN SULTE.

LA QUESTION DES CLASSIQUES. ¹

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il y a plus de vingt ans, dans une circonstance semblable à celle de ce jour, un élève de cette institution prononçait un discours sur la nécessité d'introduire les auteurs chrétiens dans les classes. C'était plusieurs années avant la discussion sur les classiques qui a agité tant d'esprits. En 1853, dans le discours qui fut prononcé à la bénédiction de la maison que nous occupons maintenant, il était dit en présence du Nonce Apostolique, Mgr. Bedini, de cinq évêques, du concours si nombreux de membres du clergé et de la société civile qu'avait attirés la cérémonie :

“ Nous travaillerons dès aujourd'hui à réaliser le vœu dont le

¹ La question de l'introduction des auteurs chrétiens dans l'enseignement classique a fortement agité les esprits en France et dans notre pays.

Les discussions qu'elle a soulevées ont été très-vives ; mais peut-être comme en tant d'autres matières, cela est-il dû à ce qu'elle n'a pas été posée d'une manière bien définie. On vient de la traiter au Séminaire de Saint-Hyacinthe en l'établissant en termes clairs et positifs, et en y apportant une grande modération. Il n'y a point eu de discussions à proprement parler : on y a posé simplement la thèse que des extraits des livres sacrés et des écrits des Pères devaient être expliqués dans les classes à raison des beautés littéraires qu'ils renferment. On a soutenu cette proposition par des aperçus sur le mérite poétique ou oratoire des auteurs chrétiens, et par la traduction de certains passages des Saintes Écritures et des Pères les plus célèbres.

Nous croyons être utiles au public en publiant les discours qui ont été entendus en cette circonstance ; mais comme il serait trop long de reproduire tous les extraits des auteurs qui ont été traduits, nous nous bornerons à en citer quelques-uns.

Les notices littéraires sur les écrivains sacrés et les Pères ont été en partie empruntées de divers auteurs. (*Note de la Rédaction.*)

St. Père adressait naguères l'expression au clergé de France concernant l'éducation :

“ N'épargnez rien pour que les jeunes clercs soient formés de bonne heure à toute vertu, à toute piété ; pour qu'ils grandissent dans l'humilité sans laquelle nous ne pouvons jamais plaire à Dieu ; pour qu'ils soient profondément instruits des lettres humaines et surtout des sciences sacrées ; qu'ils puissent sans être exposés à aucun péril d'erreur apprendre l'art de parler et d'écrire avec élégance et éloquence soit dans les ouvrages si remplis de sagesse des Saints Pères, soit dans les auteurs payens les plus célèbres purifiés de toute souillure. Ces paroles du Saint Père, était-il ajouté, seront à jamais, nous l'espérons, le programme de l'enseignement littéraire et de la direction morale du Séminaire de St. Hyacinthe.”

Les auteurs payens, purifiés autant que cela a été possible, ont été expliqués dans les classes de cette institution. Toute la beauté idéale, objet des investigations du poète et de l'artiste, ne se trouve pas, il s'en faut de beaucoup, chez les anciens ; ils ont été privés de cette vive lumière que le christianisme a répandue dans le monde, sous l'influence de laquelle les idées et les sentiments ont été si élevés. C'est dire que leur horizon intellectuel et moral a été bien rétréci ; mais il y a chez eux une élégance de style et souvent une pureté de goût qui en font de vrais modèles dont l'étude a une utilité que personne ne serait admis à méconnaître. Si la succession de l'antiquité n'est pas à accepter tout entière, elle a d'importantes richesses qu'il ne faut pas dédaigner. Partout où le génie a brillé, il faut lui payer le tribut de l'admiration ; il relève la gloire de l'intelligence humaine et il porte à rendre hommage au créateur.

Aussi, les œuvres choisies de César, Salluste, Tite-Live, Tacite, Cicéron, Virgile, Horace, Homère, Démosthènes, etc., ont été remises entre nos mains ; nous les avons étudiées, traduites, et on nous a appris à admirer les beautés qu'elles renferment.

Mais en même temps que nous avons étudié l'antiquité payenne dans ses chefs-d'œuvre, nous avons été initiés à la connaissance des beautés littéraires du premier ordre que renferment les livres saints et les écrits inspirés par le christianisme. La Bible, les écrits des Pères, la liturgie de l'Église sont des monuments où souvent la magnificence de la forme répond à la sublimité du fond. Dieu n'a pas refusé le goût du beau à ceux à qui il a donné la connaissance du vrai ; il est difficile d'admettre que la beauté, qui est aussi un don du ciel, ne se trouve dans tout son éclat que là où n'est pas la vérité.

On n'a pas cru devoir soustraire à notre connaissance, à notre admiration, à notre profit religieux et moral la littérature des Pères de l'Église, parce qu'il s'y rencontre de temps à autre quelques mots que les écrivains d'Athènes et de Rome n'auraient point employés. On a jugé que la sagesse n'exigeait pas de sacrifier des trésors de sublimes idées, de salutaires enseignements, de nobles sentiments admirablement exprimés, de mouvements d'éloquence incomparables, à l'appréhension de rencontrer quelques formes qui ne seraient pas dans le goût classique, et à l'égard desquelles il était facile de mettre en garde.

Nous avons donc étudié les livres qui contiennent la parole que Dieu a inspirée pour apprendre aux hommes à connaître la vertu et à s'élever à la sainteté, et ceux qui présentent l'explication ou la défense de cette parole divine : nous voulons dire, la Bible et les Saints Pères.

Sans doute, les livres saints ont été écrits par l'inspiration de Dieu pour enseigner aux hommes les vérités qu'ils devaient croire et les vertus qu'ils devaient pratiquer ; il ne s'ensuit pas toutefois que la beauté de la forme, l'élégance du langage, le charme de la poésie et de l'éloquence aient dû leur manquer. Dieu a répandu la beauté et la grâce sur toute la création ; pourquoi les aurait-il refusées à la parole qui exprime les enseignements qu'il veut donner aux hommes ? Un beau génie de l'antiquité a dit : le beau c'est la splendeur du vrai. *Pulchrum splendor recti*. L'éclat plein de charme avec laquelle la vérité se montre est un moyen d'attirer à elle les intelligences.

Le sage Rollin regrettait de ne pas voir les livres saints faire partie de l'enseignement public. La sagesse divine, disait-il, a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte ; c'est elle qui ouvre la bouche des muets, et qui rend éloquentes les bouches des petits enfants ; il n'est pas étonnant qu'elle ait semé à flots l'éloquence et la poésie dans les Saintes Lettres.

On trouve dans les livres saints, dit le Cardinal Maury, des pensées si sublimes, des sentences si profondes, des faits si extraordinaires et si frappants, des expressions si hardies et si énergiques, des images si éclatantes et si variées, des tableaux si pittoresques, des paraboles ou des allégories si heureuses, des élans si pathétiques, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point rechercher par principe et par devoir.

Le célèbre William Jones, fondateur de la Société Asiatique de Calcutta, a dit : J'ai lu avec beaucoup d'attention les Saintes Écritures, et je pense que ce livre, indépendamment de son caractère

sacré, contient plus d'éloquence, de vérités historiques, de morale, plus de beautés de tous les genres qu'on en pourrait recueillir dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés.

“ Une telle magie, dit l'éloquent évêque de Nîmes, Mgr. Plantier, s'attache aux quelques débris du génie héroïque conservé dans la version, à cette vivacité de tours, à cette audace d'images, à ce langage presque constamment allégorique, à cette originalité d'expression sans exemple, à cette fécondité de termes sans mesure, qu'à l'aspect de ces beautés étranges, fruit naturel et inséparable de la langue sacrée, votre âme tout à coup tressaille et s'étonne ! Ce sont là, du moins, les émotions qu'ont éprouvées jusqu'à ce jour, les hommes du goût le plus exquis, les critiques les plus judicieuses, les esprits nés avec la sensibilité la plus délicate ; et s'il fallait s'en rapporter à leur sentiment unanime sur ce point, à ne juger même nos auteurs sacrés que sur le pâle reflet de nos traductions, ils remporteraient encore, et presque de l'infini, sur les écrivains de tous les peuples, la palme de l'esprit poétique et du mérite littéraire.”

Mais écoutons Fénelon dont l'admiration pour l'antiquité classique était pourtant si vive. “ L'Écriture, dit-il, surpasse infiniment les auteurs profanes en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques : jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes. Cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse comparer à Isaïe peignant la Majesté de Dieu aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière ; à Jérémie déplorant les maux de son peuple ; à Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui. Il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns véritablement inspirés, exprimaient sensiblement quelque chose de divin ; les autres s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes laissant toujours voir en eux la faiblesse humaine.”

Après cette appréciation de l'auteur de *Télémaque*, peut-on blâmer une institution de ce qu'on y présente à l'admiration des élèves, non-seulement les beautés littéraires des œuvres payennes, mais aussi celle des livres sacrés ?

Nous venons offrir aujourd'hui la justification de ce qui vient d'être dit, et par là même de l'introduction des auteurs chrétiens dans notre enseignement classique, en traduisant devant vous quelques extraits de l'Écriture et des Pères. On pourra juger, par ce que nous allons vous présenter, si traduire des passages de Moïse, de Job, de David, d'Isaïe, et expliquer Tertullien, S. Augustin, S.

Jérôme et autres Pères, c'est s'exposer à compromettre le goût littéraire, perdre un temps qui pourrait être employé plus utilement pour l'intelligence, et comme on l'a dit, faire retourner à la barbarie.

MOÏSE.

Moïse porte, dans la vérité de son histoire, une magnificence que nulle fiction ne saurait atteindre. Il n'est pas jusqu'à son début dans la vie qui n'offre un intérêt tout dramatique. Nouveau né de quelques jours, il est exposé sur le Nil, une corbeille de roseau lui sert d'esquif et le soutient sur les eaux. Avec lui l'espérance d'Israël et du monde repose dans cette fragile nacelle. Mais voici que par un jeu de la Providence, l'orphelin proscrit par Pharaon est sauvé par la fille de Pharaon et le jeune Hébreu, délivré des eaux, va se préparer dans le palais même de l'oppresser, à devenir un jour le libérateur de ses frères esclaves.

Retiré au désert, il y voit Dieu lui apparaître dans son buisson ardent, et lui donner l'ordre de délivrer les enfants d'Israël.

A partir de ce jour, Moïse ne cesse plus de s'entretenir avec le Dieu qui l'envoie ; tantôt dans le silence des nuits et la vaste paix du désert ; tantôt dans les mystérieuses profondeurs du tabernacle et du haut de l'arche sainte ; tantôt sur les cîmes éternellement renommées du Sinâi, parmi les éclairs et les nuages, aux éclats confondus des trompettes du ciel et des foudres de la nature, au milieu d'un océan de lumière, d'où il rapporte un front si rayonnant que les Israélites ne peuvent en soutenir la splendeur, et le conjurent de jeter un voile sur les feux divins qui couronnent sa tête.

Le législateur n'est pas moins admirable en lui que le thaumaturge. Inspiré d'en haut, le voilà qui conçoit le dessein de transformer une incohérente agglomération d'hommes, en peuple régularisé, et malgré tout ce que ce projet entraîne de difficulté, Moïse l'exécute. Les autres civilisateurs ont besoin de temps, et lui s'en passe : quarante ans au désert lui suffisent pour créer une immense société ; Israël sous sa main naît, si je puis ainsi dire, dans la plénitude de sa force et la maturité de l'âge ; et telle est l'énergie de la discipline et de la constitution qu'il lui donne, que nulle nation ne fut jamais plus compacte ; qu'au sein de leurs dispersions et de leurs exils, les tribus ne cessent jamais de faire un peuple à part, qu'enfin même aujourd'hui, quoique réduits en pièces et disseminés comme une vile poussière au milieu de tous les empires, les Juifs se distinguent encore de tous les humains, et conservent une impérissable étincelle de cet esprit national, de ce patriotisme

jaloux dont Moïse alluma le foyer dans le cœur de leurs premiers aïeux.

Eh bien, cet homme si admirable dans les destinées de sa vie, est encore, disons-nous avec Chateaubriand, le plus sublime écrivain qui ait existé.

C'est le premier historien du monde, non seulement par la grandeur et l'importance des événements qu'il raconte ; mais aussi par le charme de sa narration. Le choix et la pureté de l'expression, le mouvement libre et facile de la phrase, un mélange admirable de grandeur et de simplicité distinguent en général les ouvrages sortis de sa plume. Sans perdre de sa simplicité et de son naturel, son expression est toujours vivante et pittoresque. Elle s'imprègne admirablement de la situation et des choses qu'il décrit : sublime et simple dans le récit de la création, gracieuse dans la description de l'Eden, triste lorsqu'elle raconte les crimes des hommes et le déluge, naïve dans la vie des patriarches, enthousiaste et bondissante lorsqu'elle chante la délivrance, caressante et douce lorsqu'elle bénit et conseille, ardente ou fougueuse lorsqu'elle maudit ou menace.

La puissance du génie de l'histoire sacré lui fait ordonner sans peine et avec une admirable clarté toutes les parties du vaste tableau qu'il a entrepris de décrire. Tous les faits y sont exposés avec lucidité, une méthode, un progrès qui soutiennent constamment l'attention, et nous conduisent par les routes les plus faciles d'un sujet à un autre sans que jamais l'intérêt se refroidisse. Personne n'a jamais connu mieux que Moïse l'art de répandre la poésie dans la narration, dans la manière d'envisager les faits, et surtout dans les sentences et dans la morale ; personne ne sait mieux que lui le secret de ces formes dramatiques qui donnent tant de charmes et de mouvement au récit. Ses personnages sont presque toujours en scène ; leur dialogue est si naturel que l'on croirait assister à leurs entretiens. Ses morceaux lyriques sont des drames, ses discours des dithyrambes.

Moïse, si grand comme historien, est encore un des plus grands poètes qu'ait vus le monde. Partout dans les œuvres de son génie on trouve cette magnificence céleste, cette fleur du beau dont le propre est de transporter. Le tissu de son style n'est qu'un enchaînement d'images : il pousse le coloris jusqu'au dernier degré d'éclat que peut lui prêter le pinceau.

Nous allons répéter une de ces hymnes poétiques : c'est le chapitre 2nd de la Genèse. ¹

¹ Ce morceau n'est pas reproduit ici.

Représentez-vous un vieillard de 120 ans. Israël est tout entier à ses côtés ; c'est une famille qui se presse autour d'un père pour recueillir ses derniers accents ; et certes ce n'est pas une famille ordinaire ; c'est un peuple qu'il a créé, qui lui doit tout, sa liberté, ses victoires, sa religion, ses lois ; un peuple auquel il tient lui-même par des liens d'autant plus étroits qu'il fut le compagnon de ses destins en même temps que l'organisateur de sa constitution.

Figurez-vous ensuite qu'à tous ces souvenirs de concitoyen, de législateur et de thaumaturge, le poète centenaire ajoute les presentiments du prophète, et que du seuil de la tombe où va chanter sa muse, il plonge ses regards, d'un côté dans un passé tout éclatant de merveilles, de l'autre dans un avenir, où son peuple se montre à lui roulant, par une vicissitude inouïe de gloire et de malheur, au lugubre dénouement d'une ruine sans exemple ; imaginez-vous, dis-je, cet ensemble de circonstances où le touchant et le sombre le disputent tour-à-tour au grandiose qui les domine toutes, et vous aurez conçu dans quelle situation magnifique Moïse fit entendre aux Hébreux les derniers accords de sa lyre.

JOB.

Il y avait dans la terre de Hus, un homme nommé Job ; il était simple et droit. Il craignait le Seigneur et avait horreur de tout mal. Sa fortune répondait à sa vertu. Comme les riches orientaux des époques primitives, il possédait tout un peuple d'esclaves et d'immenses troupeaux. Tout-à-coup, les plus grands malheurs fondent sur lui. Ses troupeaux sont enlevés ou frappés par la foudre ; tous ses enfants réunis dans la maison de leur frère sont ensevelis sous les ruines du toit qui les abritent : et bientôt lui-même est couvert d'un épouvantable ulcère. Il n'a pour purifier ses plaies qu'un misérable débris de vase mis en pièces ; et c'est sur un fumier qu'il se rend à lui-même ce dégoûtant office.

Trois amis, attirés par le bruit de ses malheurs, viennent auprès de lui pour le consoler. Ils s'asseyent sept jours et sept nuits à côté du juste, abimés comme lui dans une vaste douleur, et n'osant l'exprimer au dehors parceque Job se renferme lui-même dans un obstiné silence. Enfin sa tristesse concentrée éclate en gémissements et en plaintes. Dans le calme d'une soumission surhumaine, il avait prononcé ces paroles : " Ce que Dieu m'a donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni." Mais maintenant l'angoisse de son âme fait entendre des paroles qui expriment la plus amère désolation.

Job a éclaté, ses amis s'en offensent : ils prétendent que nul motif n'autorise ses gémissements et ses larmes, et que s'il est frappé du ciel c'est qu'il l'a mérité par ses fautes. Job soutient son innocence.

Alors commence une discussion entre Job et ses amis sur la grande question si l'homme n'est malheureux dans cette vie que par punition de ses offenses contre Dieu, ou si le malheur ne peut être qu'une épreuve de la vertu. Il ne s'agit au fond que d'un homme, de l'explication de ses maux, du plus ou moins de confiance qu'il doit avoir dans la sainteté de sa vie et cependant on est transporté dans les plus hautes régions de la philosophie et de l'histoire : pour résoudre le problème d'une existence individuelle, on déroule les grandes lois de la Providence. Le Très-Haut avec ses splendeurs, les merveilles de sa puissance, la profondeur de ses voies, les fureurs de sa colère, la variété de ses communications avec la terre ; l'homme avec la souillure de son origine, les maux de son existence, la rapidité de ses jours fugitifs comme le passage d'une ombre, la fragilité des œuvres qu'il a établit et des monuments qu'il élève, la sublimité de ses espérances, l'attente d'un Dieu réparateur ; enfin la nature même de l'Orient avec son ciel si richement étoilé, l'immensité de ses solitudes, les superbes et terribles animaux qui les peuplent, la grâce de ses campagnes et des fleurs brillantes qui les émaillent ; tout cela et mille autres choses sont rassemblées à la fois dans les peintures de Job et présentées avec la plus grande magnificence de style. Rien n'égale l'énergie, l'audace, la richesse des expressions du poète arabe. Jamais il n'y eut plus de hardiesse dans l'emploi des métaphores, de noblesse, de pompe, de sublimité dans les descriptions.

Il faut bien, a dit Rollin, qu'il y ait de l'éloquence dans cette langue, puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies que dans tout le latin de l'ancienne Rome et dans tout le Grec d'Athènes. Elle est serrée, concise, dégagée des ornements étrangers qui ne serviraient qu'à ralentir son impétuosité et son feu. Ennemie des longs circuits, elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots, pour les faire entrer comme des traits, et à rendre sensibles les objets les plus éloignés par les images vives et naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie avec une majestueuse simplicité, qui la mettent au dessus de toute l'éloquence païenne. Cette beauté et cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée et étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes et si élevées qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du style.

Extrait du livre de Job.—Qui me donnera de revoir ces années, ces premiers jours où le Seigneur me couvrait de ses ailes !

Quand son flambeau brillait sur ma tête, et que sa lumière me guidait dans les ténèbres !

Qui me rendra ces jours de ma jeunesse, quand le Seigneur habitait en secret dans ma tente ?

Lorsque le Tout-Puissant était avec moi, et que mes enfants m'entournaient ?

Quand je baignais mes pieds dans des ruisseaux de lait, et que la pierre répandait pour moi des flots d'huile ?

Quand j'allais aux portes de la ville, et que mon tribunal était établi dans la place publique ?

Les jeunes gens me voyaient et s'éloignaient, les vieillards se levaient et demeuraient debout.

Les princes suspendaient leurs discours et mettaient la main sur leur bouche.

La voix des grands restait muette, et leur langue s'attachait à leur palais.

L'oreille qui m'entendait célébrait mon bonheur ; l'œil qui me voyait me rendait témoignage.

Parce que je vengeais l'indigent opprimé et l'orphelin sans secours.

Les vœux du malheureux m'accompagnaient sans cesse ; je consolais le cœur de la veuve.

La justice était mon vêtement, et l'équité mon manteau et mon diadème.

J'étais l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux.

J'étais le père des pauvres ; et dans mes jugements je recherchais la vérité.

Je brisais les dents de l'impie, et je lui arrachais sa proie.

Et je disais : " Je mourrai dans ma demeure, et je multiplierai mes jours comme le palmier.

Mes racines s'étendent au bord des eaux ; et la rosée de la nuit repose sur mon feuillage.

Ma gloire est tous les jours nouvelle, et mon arc se fortifie dans mes mains.

Tous qui m'écoutaient étaient dans l'attente ; et recevaient en silence mes discours.

Ils n'opposaient rien à mes paroles, quand mon éloquence se répandait sur eux.

Ils l'appelaient comme l'eau du ciel, et leurs bouches entr'ouvertes semblaient recueillir la pluie du printemps.

Si je souriais à leur vue, à peine s'ils pouvaient le croire : ils n'obscurcissaient pas la lumière de mon visage.

Si je voulais aller parmi eux, je marchais à leur tête, et j'étais comme un roi au milieu de ses bataillons, comme le consolateur au milieu des affligés.

DAVID.

Chaque nation a eu son grand siècle. Sous David, la poésie hébraïque atteignit son plus haut degré de splendeur, et la sauvage fleur des champs transplantée par lui dans l'enceinte de la superbe Sion y brilla de tout l'éclat d'une fleur royale. David ouvre la période classique de la littérature hébraïque. Salomon et les prophètes la continuent.

Quelle étrange et sublime fortune que celle de David ! Toutes les situations les plus extrêmes, c'est-à-dire, les plus fécondes en émotions violentes et poétiques se pressent et se succèdent dans ses destinées. Pâtre obscur, il a vécu sous la tente avec les pasteurs chananéens ; appelé de cet état sans faste au métier plus bruyant des armes, il débute dans cette nouvelle carrière par le plus étonnant triomphe, et tue avec sa fronde un géant qui bravait impunément une armée. Cette victoire lui vaut la promesse d'une alliance royale, et le voilà qui, de la cabane des bergers va tout d'abord s'asseoir sur le premier degré du trône. Mais ici, la fortune lui fait expier ces faveurs. Saül, offensé de sa gloire, veut le tuer ; il est obligé d'aller demander à des princes étrangers un asile. Il revient au milieu des triomphes ; il est sacré Roi de Juda. Son règne se signale par une suite d'éclatantes victoires, par l'établissement de son trône à Jérusalem, par la translation de l'arche d'alliance dans la nouvelle capitale, par un essor plus ardent donné aux arts et à l'industrie, libres enfin de se développer à l'ombre de la victoire et de la paix.

Mais voici que, juste châtement d'un crime affreux dont il s'est souillé, mille désolations viennent, comme de sombres nuages, éclater sur sa tête : quelques uns de ses enfants se déshonorent et s'entretuent ; lui-même fuit devant son fils Absalon, révolté contre son autorité et dont il pleure bientôt le trépas tragique : il voit un fléau qui dévore en un clin-d'œil plus de soixante-dix mille habitants de ses états. Telle fut l'orageuse histoire de David. Certes, avec ces contrastes de fortune si violemment heurtés, avec ces dramatiques alternatives de prospérités et de revers, avec ce mélange inoui de toutes les grandeurs et de toutes les misères, une pareille exis-

tence ne devait-elle pas agir sur l'âme du roi-prophète comme une tempête éternelle, et l'établir en permanence dans cette fièvre de sensibilité d'où naît la poésie d'enthousiasme ?

Tout en étant personnelles à David, les réalités qu'il rappelle sur la lyre se lient par mille contacts à l'humanité tout entière. C'est le vrai Dieu que doit reconnaître tout homme pour être raisonnable : c'est sa providence, c'est sa puissance infinie ; c'est l'homme dans sa vile origine et son existence fugitive ; ce sont les joies et les tristesses, les splendeurs et les humiliations, les espérances et les mécomptes, les devoirs et les fautes de la vie. Ce sont en un mot le Très-Haut, l'âme humaine et le monde pris sous leurs différents aspects que chante le Psalmiste, et, on le comprend, avec ce fonds de poésie, mis en œuvre par une muse sensible, David ne peut jamais vieillir et passer d'intérêt.

Aussi chacun peut dans des situations de cœur ou de fortune analogues à celle dont il subit les dramatiques vicissitudes, s'approprier ses propres expressions, et faire, même après tant de siècles, des accents échappés à la lyre du roi-prophète, l'écho de ses propres sentiments et la mélodie de ses pensées.

Écoutons ce que M. de Lamartine a dit du Psalmiste : " David est le premier poète du sentiment ! c'est le roi des lyriques ! jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a crié si juste ! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques, si déchirants ! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre ; si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète... on ne peut lui refuser une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme ! Lisez de l'Horace ou du Pindare après un Psaume ! pour moi, je ne le peux plus. ¹

ISAÏE.

" Le premier de tous les prophètes, Isaïe, dit le docteur Lowth,

¹ Le Psaume 103 a été traduit comme modèle du style de David.

abonde tellement en mérites de toute espèce, qu'il est impossible de se former une idée d'une plus haute perfection. Dans ses pensées, quelle élévation, quelle magnificence, quelle inexprimable divinité ! Dans ses images, quelle exacte convenance, quelle noblesse, quel éclat, quelle fécondité, quelle variété ! Dans son élocution, quelle élégance singulière, et au milieu de tant de ténèbres, quelle clarté !

“ A tant de qualités ajoutons encore tant de charmes dans la construction poétique de ses périodes, que s'il existe encore quelques traces de la beauté et de la douceur primitive de la poésie hébraïque, c'est principalement en Isaïe qu'elles se sont conservées et qu'il est possible de les retrouver.”

Nul poète sacré, ni profane ne chanta jamais dans une situation si féconde. D'un côté se déroule à ses yeux l'incomparable histoire de ses aïeux, trésor où se déroule autant de merveilles que la nature a jeté de perles au fond des mers. D'un autre côté, le ciel entrouvre devant lui l'avenir à des lointains sans limites ; jamais aucun prophète ne fut admis à pénétrer plus avant dans les conseils encore inaccomplis de la Providence. Isaïe parcourt les siècles futurs de son regard éclairé de la lumière divine, leur surprend le secret de presque tous les événements dont ils doivent un jour développer la chaîne.

Une ceinture d'empires florissants et d'opulentes cités entourent Jérusalem effacée par leur éclat et menacée par leur puissance ; là c'est Ninive avec le faste au loin renommé de ses mœurs ; ici domine Babylone, cette reine de l'Euphrate ; ailleurs ce sont deux filles de la mer, Tyr et Sidon, ports heureux dont les vaisseaux s'en vont déployant leurs ailes sur les ondes comme les aiglons déploient leurs ailes dans les cieus ; au pied du Liban, Damas s'épanouit comme une rose, mais comme une rose armée d'aiguillons de fer pour se défendre ; enfin je vois entre l'occident et le midi, l'Égypte, terre merveilleuse par son abondance et les monuments de ses arts, élever par dessus les roseaux de son grand fleuve une tête couronnée de tours et de murailles.

Tous ces royaumes sont fermes et florissants ; leurs divinités reposent en paix sur leurs autels ; leurs rois se regardent comme les maîtres de ce monde, comme les dieux de la terre ; leur gloire et leur empire ne périront jamais.

Cependant un prophète d'Israël les voit se briser comme le vase du potier sous la main de Dieu ; de longues années avant leur ruine il leur jette la menace, et leur fait connaître la cause, l'auteur et l'heure de leur fin : *Onus Babylonis, onus Tyri, onus Ægypti, onus Moab, onus Damasci, etc.* Peut-on concevoir pour le poète une source

de plus hautes inspirations, de plus vastes tableaux ? Nous allons faire entendre la plus célèbre de ses prédictions : c'est la prophétie de la ruine de Babylone et du roi le plus puissant qui ait exercé sur elle son empire.

Extrait d'Isaïe.—Comment a cessé tout-à-coup ce maître impitoyable ? qui a mis fin au tribut qu'il exigeait de nous ?

Le Seigneur a brisé la verge des impies, le sceptre des dominateurs.

Celui qui frappait les peuples d'une plaie incurable, celui qui commandait aux nations dans sa colère et les persécutait sans relâche.

Toute la terre s'est reposée en silence ; elle s'est réjouie ; elle a jeté des cris d'allégresse.

Les sapins et les cèdres du Liban ont vu avec joie ta ruine. Tu dors, ont-ils dit : qui maintenant s'élèvera contre nous ?

A ton approche, le séjour de la mort a été troublé jusqu'au fond de ses abîmes ; au devant de toi se sont élancés les princes qui l'habitent : les maîtres de la terre, les rois des nations, sont descendus de leurs trônes.

Tous ont élevé leurs voix, et ont dit : Eh quoi ! tu as été blessé comme l'un de nous ; tu es devenu semblable à nous.

Ta gloire est tombé dans l'abîme, ton cadavre est étendu sur la terre ; les insectes te dévorent, les vers forment ton vêtement.

Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ? comment es-tu renversé sur la terre, toi qui frappais les nations ?

Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres ; je me reposerai près de l'aquilon, sur la montagne du testament.

Je m'élèverai au-dessus des nues ; je serai semblable au Très-Haut.

Mais tu seras jeté dans l'enfer, au plus profond de l'abîme.

Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près et diront : Est-ce là cet homme qui a troublé la terre, qui a ébranlé les royaumes.

Qui a fait de l'univers une solitude, qui a renversé les villes, et qui n'a cessé d'appesantir ses fers sur ses captifs ?

Les rois des nations sont morts dans la gloire : tous ont leurs tombeaux.

Pour toi, jeté hors du sépulchre, comme une racine souillée, comme des lambeaux couverts de sang, confondu avec des soldats tombés sous le glaive, précipité sans honneur dans la fosse, comme un cadavre hideux.

Tu n'entreras pas en partage de leur sépulture : tu as ruiné ton

pays, tu as massacré ton peuple : la race des méchants ne durera pas toujours.

Préparez les enfants à leur ruine, à cause de l'iniquité de leurs pères : ils ne s'élèveront pas, ils n'hériteront pas de la terre, ils ne rempliront pas l'univers de leurs villes.

Je m'armerai contre eux, dit le Seigneur des armées ; j'éteindrai le nom de Babylone, je perdrai les restes, les rejetons, la race, dit le Seigneur.

Je n'en ferai qu'un marais, repaire des animaux immondes, je promènerai sur elle la verge de la destruction.

Le Seigneur des armées l'a juré : J'accomplirai mes pensées, je remplirai mes desseins.

JÉRÉMIE.

C'est aussi dans la poésie sacrée que l'Église a pris les formes les plus touchantes. Nul chant de douleur n'a égalé les accents si remplis de tristesse que fait entendre Jérémie sur les ruines de Jérusalem. Assis sur le rocher, à l'ombre du palmier près du tombeau des rois, le prophète des douleurs promène son regard, comme plus tard le Christ, sur la cité sainte. Il contemple, les yeux mouillés de pleurs, cette ville splendide, bien plus magnifique que ne le fut jamais Palmyre que l'on admire encore au désert. Cette ville couverte naguère de mille palais, œuvres de David, de Salomon et de vingt autres rois, il la voit en poussière avec son incomparable temple, elle est veuve et gémissante ; ses rues sont désertes, ses maisons abattues, ses sentiers pleurants et solitaires. Personne ne monte plus à ses solennités. Les dromadaires de Madian et d'Epha sont absents ; ils ne viennent plus inonder les côtes de Sion ; les peuples ont oublié la montagne de Jéhovah ; s'ils la regardent encore, c'est pour faire entendre le sifflement du mépris.

A cette vue, le prophète, comme aux jours des funérailles, fait entendre son chant de deuil. Il pleure les malheurs de Sion et les crimes qui les ont causés ; mais il ajoute à la censure l'espérance et la prière. Il enverra son chant funèbre à Babylone, aux malheureux captifs, et les Juifs y liront les douleurs de Jérusalem ; alors ils auront regret de leurs crimes et appelleront Jéhovah. Tout dans cette poésie prend un corps, une âme, un esprit, un visage. Jérusalem n'est plus une ville ravagée par de cruels ennemis, c'est une tendre mère privée de ses enfants ; c'est une veuve désolée, couverte de poussière, qui tend ses bras vers tous appelant du secours. Les êtres inanimés partagent sa douleur ; le poète leur

prête du sentiment : les chemins mêmes qui conduisent à cette ville malheureuse s'associent au deuil public. L'élégie profane n'a rien de comparable.

On a traduit une partie de la première lamentation, puis un extrait de Baruch à la suite duquel il a été dit :

On rapporte qu'un jour Lafontaine s'étant laissé conduire à Ténèbres par Racine, et s'ennuyant de la longueur de l'office se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenait la prophétie de Baruch. Frappé de la beauté de ces pages sacrées, il se tourna vers Racine, en lui disant : " Savez-vous que c'était un beau génie que Baruch." Pendant plusieurs jours, il fut continuellement occupé de ce prophète, et il disait à tous ceux qu'il rencontrait : " Avez-vous lu Baruch, c'était un beau génie."

Peut-être trouverait-on encore aujourd'hui des hommes instruits dans les sciences et les lettres profanes qui n'ont point lu Baruch ; et qui ne connaissent de Moïse, de Job, de Jérémie que ce qu'ils en ont entendu, avec plus ou moins d'attention, dans les offices de l'Église.

Nous avons été heureux de les connaître par une étude qui nous a fait goûter leurs beautés littéraires. Sans doute, on sait en général qu'il y a de la poésie et de l'éloquence dans certains morceaux des livres saints. Mais n'est-il pas à propos de les connaître par soi-même pour les apprécier et jouir de l'admiration qu'elles font naître ? Cette étude relève encore l'idée qu'on s'est faite des saintes Écritures, et elle inspire le désir d'y chercher d'autres passages qui charment l'intelligence. Mais on ne s'arrête pas à la beauté de la forme ; la vérité qu'elle revêt, saisit l'âme ; on trouve dans la grandeur des scènes bibliques, dans les merveilles qui y apparaissent de toutes parts, dans ces prophéties qui datent de trois à quatre mille ans et dont l'accomplissement est si sensible aujourd'hui ; on trouve là des démonstrations de la religion qui fortifient de plus en plus la foi.

On a dit que le style de l'Écriture était propre à pervertir le goût. Cette assertion de Voltaire, malheureusement répétée par des hommes religieux dont on respecte le nom, est inconcevable. N'est-ce pas aux livres sacrés que les Pères de l'Église et les plus célèbres orateurs de la chaire chrétienne ont dû les plus grandes beautés de leur éloquence ? C'est la lecture assidue qu'ils en ont faite, qui a donné à St. Bernard le charme de son style, et à Bossuet la magnificence de son langage, et les plus admirables beautés du chef-d'œuvre de la poésie française, l'*Athalie* de Racine, sont toutes empruntées à la Bible. Il faut le dire, au contraire ; il n'y a qu'un

goût perverti qui ne sente pas tout ce qu'il y a d'admirable, de gracieux, d'éloquent dans le style de Moïse, de Job, de David et des prophètes.

Le Nouveau Testament ne serait pas sans doute à apprécier de la même manière. On sent que dans les desseins divins, la plus grande simplicité de style devait être son caractère essentiel. Le succès de la prédication apostolique ne devait pas être dû à la puissance de la parole humaine. "*Predicatio mea, dit l'Apôtre, non in persuabilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et veritas.*" Et cependant que de charmes, sous le point de vue esthétique, dans nombre des récits de l'Évangile ! Que d'éloquence dans certaines parties des Épîtres de S. Paul et quelle poésie saisissante dans le langage de l'Apocalypse ! Disons-le donc : la parole que Dieu a inspirée est comme son verbe éternel, pleine de grâce et de vérité. "*Plenum gratiæ et veritatis.*"

(A Continuer.)

FATENVILLE

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

FATENVILLE
DUCLOS, père de Rose.
JOSON, domestique.

ARTHUR, amant de Rose.
ROSE, fille de Duclos.
LISETTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est dans une petite ville, à quelques lieues de Montréal. Le théâtre représente une pièce de la maison de M. Duclos, capitaliste du lieu; Lisette est occupée à ranger les meubles; elle fredonne un air quelconque. Joson entre subitement, tenant à la main une petite malle de voyage, qu'il laisse tomber, par mégarde, sur les talons de Lisette, en disant d'un air bourru :

JOSON.

— En v'là encore un qui va r'cevoir la pelle¹

LISETTE, (se retournant effrayée et fâchée.)

— Aïe ! Mon insécrable butor ! T'en fais jamais d'autres. Si tu peux y r'venir, j'te vas donner d'mon manche à balai sur les épaules !...
(elle accompagne la menace du geste.)

JOSON, (reculant et joignant les mains d'un air penaud.)

— Cher p'tit ange du bon Dieu ! j't'ai t'y fait mal ?...

¹ Expression populaire qui signifie se faire refuser en mariage.

LISETTE.

— Si tu m'as fait mal, grand pain d'orge ! Avec c'te.....

JOSON.

— Pardonne-moi, ma p'tite Lisette ; c'est pas d'ma faute, j't'assure.....

LISETTE, (balayant avec fureur de son côté.)

— Il est ben temps de m'demander pardon, à c't'heure que tu m'as presque estropiée, vilain gauche que t'es !

JOSON.

— Voyons, Lisette, te fâche donc pas comme ça tout d'une pièce ;... ça t'avient pas...

LISETTE, (brandissant son balai.)

— Ça m'aviendrait de t'faire goûter d'mon...

JOSON, (lui présentant les épaules en riant.)

— Eh bien ! si ça peut t'faire du bien...

LISETTE, (lui donnant du balai sur les épaules.)

— Tiens ! puisque t'en veux !...

JOSON, (se tenant l'épaule.)

— Sapristi ! Tu t'fais pas prier !

LISETTE.

— C'est moins qu'tu mérites, grand maladraine.

JOSON.

— Ça t'a t'y soulagée au moins ?...

LISETTE.

— J'sais pas c'qui me r'tient !...

JOSON.

— Allons donc, mon p'tit agneau ! T'es pas raisonnable... J'conviens qu'j'ai fait une bêtise. Mais, après tout, j'ai du sentiment, va !... Épi, dans l'fond, si j'sus un peu bourru, moi aussi, c'est pas sans cause. I's'passe pas d'journee sans qu'il nous arrive quelque nouveau pantin d'la ville ; y'en a pas plutôt un d'parti que, flan !... en v'la un autre qui nous *ressout* ; et c'est toujours ce pauvre Joson qu'on charge comme un mulet. Comment veux-tu ! la moitié d'mon temps s'écoule à trimballer les batteries d'campagne de ces beaux messieurs... et, par dessus le marché, pour me remettre en bonne humeur, il faut que je r'çoive de c'te... chose-là sur les épaules, ...épi, que j'dise merci !

LISETTE, (s'apaisant.)

— Si t'étais pas si gauche, itou.

JOSON.

— Hé ben, oui, j'sus gauche...mais ça n'empêche pas qu'y a moyen d'vivre ensemble sans s'faire de ces caresses-là ; y faut ben un peu s'endurer les uns les autres. Te souviens-tu de c'que M. le curé nous disait, dimanche dernier, au prône ?

LISETTE.

— Oui, l'disait : “ Bienheureux les pauvres d'esprit...”

JOSON.

— Non ! Non !

LISETTE.

— Et je m'sus dit, en l'écoutant, j'connais certaines gens qu'auront la place d'honneur, dans l'autre monde.

JOSON.

— Bon ! la v'la qui m'pousse encore des pointes...mais non, c'est pas ça que j'veux dire ; il nous disais d'nous aimer les uns les autres.

LISETTE.

— Epi ?...

JOSON.

— Hé ben, l'm'semble que si tu voulais écouter M. le curé, y aurait pas besoin de..... de c't'instrument-là pour nous mettre d'accord.

LISETTE.

— C'est possible ; mais chacun est libre d'aimer son prochain à sa manière.

JOSON.

— J'admets ça ; (*se frottant l'épaule*) I m'semble, pourtant, qu'on n'prend pas toujours l'amour du bon côté.

LISETTE, (souriant.)

— Tiens, Joson, j'cré qu'tas encore le manche à balai su l'cœur.

JOSON.

— Sur les reins, tu veux dire.

LISETTE.

— N'importe, j'te pardonne tout ça.

JOSON.

— Beau dommage !

LISETTE.

— Parlons du nouveau déballé... Ousque tu l'as péché, celui-là ?

JOSON.

— Comme tous les autres, à la station du chemin de fer. Je r'gardais ben tranquillement débarquer les passagers, quand j'vis venir de mon côté un grand frisé, avec une moustache retroussée en queues de souris, des gants jaunes comme un *sept francs*, des bottes de cuir *impotent*, et, par là dessus, un *castor* haut comme un pain de sucre blanc. En l'apercevant, je m'sus dit : " En v'la encore un !" Mais y avait pas moyen d'échapper. I m'accoste donc, de l'air d'un homme qui veut m'enjamber par dessus la tête, et me dit en retroussant ses queues de souris : " Ecoute-donc, grand butor !" (*avec un air de dignité offensée*) — " Je m'appelle Joson, monsieur," que j'lui répons.—Eh ben, "Chausson, qu'i m'riposte, veux-tu m'dire ousque reste M. Duclos ?"—C'est là, que j'lui réplique, en montrant la maison.—" Ousqu'est son domestique, qu'i m'demande."—Me v'la, monsieur, que j'dis : et, sans plus de façons, l'm'jette son porte-manteau su l'dos en ajoutant : " Tu diras à ton bourgeois que son ami, M. *Va-t-en-vite*, sera chez lui dans une demi-heure," et j'partis avec ma charge, pas trop content d'ses compliments, et j'sus arrivé icite...et j'ai... mais parlons plus d'ça... (*il se frotte l'épaule*).

LISETTE.

-- Comment-c'que tu l'appelles ?

JOSON.

— *Va-t-en-vite*.

LISETTE.

— Fatenville, tu veux dire.

JOSON.

— P't'être ben ; j'sais qu'ça rimait sur queuque chose comme ça.

LISETTE.

— C'est justement lui ! Mamselle Rose m'en a parlé hier. I parait qu'c'est une espèce d'avocat que M. Duclos a rencontré à Montréal et qui l'a si ben enjolé en lui parlant d'économie et de je n'sais quoi, que l'bonhomme s'est dit en lui-même : " v'la justement l'gendre qu'i m'faut"; et va, sans dire qu'i l'a invité à venir nous voir. Un autre serait descendu à l'hôtel ; mais monsieur Fatenville ne connaît pas ces façons-là, et, lorsqu'il accepte une invitation, c'est à condition qu'on le loge, qu'on le pensionne,...

JOSON.

— Et qu'on porte ses paquets !

LISETTE.

— Mamselle Rose en a eu des nouvelles par une de ses amies qui lui écrit que c'est un pédant et un mal appris de la pire sorte. Aussi, a s'propose d'y faire petite mine, quand il se présentera.

JOSON.

— Y en a-t-y une fichue différence entre ce gibier-là et M. Arthur !

LISETTE.

— Ah ! ça c'est l'joli garçon, par exemple... Il a une si belle façon... épi c'est un ami d'enfance de Mamselle Rose ; mais il paraît que M. Duclos n'veut pas en entendre parler... Son père a eu des malheurs, un procès, je n'sais quoi ; et tu sais qu'avec not'bourgeois, pas d'argent pas d'affaires. Par chance que Mamselle Rose ne chante pas sur c'te gamme-là.

JOSON.

— Et penses-tu qu'ils viendront à bout du bonhomme ?

LISETTE.

— J'sais pas comment ça tournera à la fin... Toujours qu'ils s'aiment ben, va !

JOSON.

— Ces pauvres jeunes gens !

LISETTE.

— C'matin, encore, i'y a écrit un petit billet...

JOSON.

— Un billet.

LISETTE.

— Oui, un petit billet tout parfumé.

JOSON, (reniflant.)

— Ah !

LISETTE.

— Et j't'assure que ça parlait ben ; c'te pauvre petite demoiselle ! pleurait à chaudes larmes en l'lisant.

JOSON.

— Vous avez qu'à voir !

LISETTE.

— I'paraît qu'y disait qu'il l'aimait, épi... qu'y s'ennuyait, épi... qu'y voulait s'tuer, épi... qu'y s'enirait ben loin, chercher fortune, épi... qu'il n'l'oublierait jamais, épi... qu'ils s'marieraient..

JOSON.

— C'est-t-il donc joli d'avoir d'esprit comme ça ! (s'approchant

d'un air aimable) Si j'pouvais t'écrire de même, moi aussi, hein Lisette ?

LISETTE.

— Tiens, Joson, par exemple, ne r'commence pas...

JOSON.

— Ah pargué ! avec toi, c'es toujours comme ça. On n'a pas l'temps de t'dire une petite *tendreté* que, flanc ! v'la qu'ça nous tombe su l'dos comme une malédiction... Bonté divine ! si j't'entendais une fois, une pauvre p'tite fois m'dire : " Joson j't'aime ! " j'cré qu'j'en mourrais d'plaisir !

LISETTE.

— As pas peur, va, Joson, s'y n'en dépend que d'ça, tu cours une chance de faire de vieux os.

JOSON, (d'un air triste.)

— Oh ! t'as beau dire, Lisette, c'est toujours ben d'valeur quand on n'a personne à qui conter ses p'tits secrets... Tiens, ... pas plus tard qu'à c'te heure, si tu voulais être plus raisonnable, j'aurais queuque chose de gentil à t'dire.

LISETTE.

— Mais, mon cher Joson, rien n'empêche, dis toujours.

JOSON, (à part joyeusement.)

— Elle a dit son cher Joson !...

LISETTE.

— J'fais ben voir comme ça ; mais ça n'veut rien dire, .. (*souriant*)... Qu'est-ce que c'est que tu voulais m'apprendre ?

JOSON, (s'approchant.)

— Oh ! ça s'dit pas comme ça.

LISETTE.

— Mon p'tit ami !

JOSON, (à part.)

— Hé ! Hé ! son p'tit ami !...

LISETTE.

— Tu n'me refuseras pas ça, Joson ?...

JOSON.

— Ben, dis-moi rien qu'un p'tit mot, épi...

LISETTE.

— Rien qu'un p'tit mot ?

JOSON.

— Oui, rien qu'un petit mot.

LISETTE.

— Et qué que ce p'tit mot-là.

JOSON.

— Dis-moi seulement que tu m'aimes.

LISETTE, (s'en allant.)

— Ah ! pour ça, par exemple !

JOSON, (s'en allant.)

— C'est bon, j'n'ai rien à t'dire.

LISETTE, (revenant.)

— Hé ben, oui, Joson, tu sais ben que j't'aime.

JOSON.

— Cher p'tit rossignol !... Répète-moi donc ça encore une fois.

LISETTE.

— Et tu me l'diras après ?

JOSON.

— J'te l'promets. Dis-moi seulement : " Mon cher p'tit Joson j't'aime ! "

LISETTE, (sur le même ton.)

— Mon cher p'tit Joson j't'aime !

JOSON.

— Hé ! Hé ! c'est-il donc gentil !...

LISETTE.

— Ben, parle à c't'heure.

JOSON.

— Hé ! Hé !

LISETTE, (levant son balai.)

— Ah ! si tu penses m'enjoler comme ça, par exemple !

JOSON, (reculant.)

— Non ! Non !

LISETTE.

— Hé ben, qu'est-ce que c'est que tu voulais m'dire ?

JOSON.

— C'que j'voulais t'dire ?

LISETTE.

— Oui, imbécile !

JOSON.

— J'voulais, ... (*reculant*) j'voulais t'dire... merci !

(*Joson se sauve, Lisette le poursuit ; il se heurte, en sortant, contre Fatenville, qui entre ; celui-ci reprend son aplomb, se retourne tout d'une pièce, ajuste son lorgnon et regarde aller Joson.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

LISETTE, FATENVILLE.

LISETTE, (à part, après avoir ri.)

— V'la not'gibier ; en a-t-il un air empêtré !...

FATENVILLE, [se retournant.]

— Quel est ce personnage, s'il vous plaît ?

LISETTE, [riant toujours.]

— C'est un jeune homme pressé, monsieur.

FATENVILLE, [lorgnant Lisette.]

— Mais elle est très-gentille, celle-ci...

LISETTE, [à part.]

— Est-il grossier à vot'gout !

FATENVILLE.

— M. Duclos est-il ici ?

LISETTE, [brusquement.]

— Oui monsieur. (*à part*) Pain d'orge, va !

FATENVILLE.

— Dites-lui, s'il vous plaît, que son ami, M. Fatenville, est ici.

LISETTE.

— Oui, monsieur.

FATENVILLE.

— Merci, mon chérubin, (*il la lorgne*).

LISETTE, [s'éloignant.]

— Son chéri ben !... Il m'appelle son chéri ben ! (*secouant son balai*) Ah ! j'sais pas c'qui me r'tient de... (*elle sort furieuse.*)

SCÈNE TROISIÈME.

FATENVILLE, [seul.]

Magnifique ! magnifique ! Parole d'honneur, ces paysannes sont charmantes ! Si la demoiselle de céans est un peu de cette trempe,

je ne retourne pas à Montréal sans avoir mis les bans à l'église. Mais ne soyons pas trop exigeant; occupons-nous de la dot..... c'est l'important de la transaction..... Quant à la future... je la prends telle quelle est. On ne vient pas à la campagne chercher une élégante, encore moins une femme d'esprit... Pour cette partie-là, parbleu, je m'en charge, moi. A elle les soins du ménage, à moi le reste et, pour peu que je m'en donne la peine, je saurai bien avoir de l'esprit pour deux..... Mais, au fait, pour ne pas être trop rudement éprouvé, il vaut mieux se préparer au pire... Je me la représente dans toute sa grâce rustique... Encolure solide,.. voix de basse taille,... démarche embarrassée,... conversation idem,... cheveux à la Pompadour,... pourvu qu'ils ne soient pas roux;... j'abhorre les cheveux roux!...Mais voici mon digne amphytrion; il est tout rayonnant, le cher homme!

SCÈNE QUATRIÈME.

FATENVILLE, DUCLOS.

DUCLOS, [lui tendant la main.] *

— Vous voilà donc enfin, M. le citadin ! Il paraît que l'on consent difficilement à laisser la ville. Vous êtes attendu avec impatience depuis bientôt trois semaines, et je vous avouerai que je commençais à désespérer.

FATENVILLE.

— Oh ! mes occupations, mon cher M. Duclos ! vous n'imaginez pas toutes les difficultés qui se présentent, lorsqu'il s'agit de couper court aux affaires, pour prendre quelques jours de délassement. Il a fallu tout l'estime que je vous porte pour m'empêcher de vous manquer de parole.

DUCLOS.

— C'est très-aimable de votre part et soyez assuré que vous êtes le bienvenu. Je crains seulement que notre modeste campagne ne vous offre qu'une bien faible compensation pour toutes les brillantes distractions de la ville ; mais nous allons faire de notre mieux pour rendre votre séjour agréable. D'abord, mon cher Fatenville, rappelez-vous qu'ici vous êtes chez vous.

FATENVILLE.

— Ne soyez pas en peine de moi, (*s'installant dans un fauteuil.*) Je suis heureux de goûter un peu de repos, surtout après la rude campagne électorale que nous venons de terminer.

DUCLOS, [désappointé.]

— Vous vous occupez de politique !

FATENVILLE.

— Il le faut bien, mon cher monsieur ; qu'est-ce que deviendrait le pays si nous ne nous en mêlions pas ?

DUCLOS.

— Il est vrai.

FATENVILLE.

— J'admets que nos services ne sont pas toujours appréciés. Malgré nos protestations de dévouement, le public s'acharne à nous imputer des vues intéressées et, bien souvent, nos plus belles périodes, les plus sublimes élans de notre éloquence, restent sans effet. Il y a lieu de se décourager, à la vérité ; pour ma part, je m'en console facilement en songeant que les plus grands génies ont été incompris.... (*lorgnant autour de l'appartement*) Mais, mon cher M. Duclos, savez-vous que vous êtes très-bien installé ? Parole d'honneur, si ce n'était que le silence et la tranquillité qui nous entourent, je me croirais dans un salon de ville ?

DUCLOS.

— Hé ! Hé ! vous êtes trop flatteur, mon cher ami. Il y a loin de tout ceci à vos somptueux établissements de la ville et je vous dirai franchement que, si vous observez ici quelque élégance, c'est à ma petite Rose qu'il faut s'en prendre.

FATENVILLE.

— Qu'est-ce que c'est que çà, votre petite Rose ?

DUCLOS.

— C'est ma fille.

FATENVILLE.

— En effet ! (*à part*) j'avais oublié son nom.

DUCLOS.

— C'est bien le seul reproche que je puisse lui faire, de me causer un peu trop de dépense, avec tous ces ornements superflus qui, en fin de compte, ne rapportent rien.... Mais, que voulez-vous ? Elle est une fille unique et je ne puis rien lui refuser.

FATENVILLE.

— C'est une faiblesse bien pardonnable ; au fait, j'espère que vous ne retarderez pas à me faire connaître ce charmant lutin qui se plait à vous contrarier d'une manière aussi agréable.

DUCLOS.

— La voilà précisément qui nous arrive ; mais, sans doute que vous aurez de l'indulgence....

FATENVILLE.

— Oh, soyez tranquille, je saurai bien la mettre à l'aise.

SCÈNE CINQUIÈME.

FATENVILLE, DUCLOS, ROSE.

Rose est vêtue d'un négligé simple mais élégant ; elle s'avance d'un air distrait ; puis, apercevant Fatenville, elle laisse échapper une légère exclamation de surprise et veut se retirer. Fatenville la lorgne en se levant lentement.

DUCLOS, [la rappelant.]

— Viens, mon enfant, M. Fatenville saura bien t'excuser. C'est un de mes bons amis que j'ai l'honneur de te présenter.

ROSE, [fessant une légère inclination.]

— Monsieur ! (à part) l'impertinent de me lorgner ainsi !

FATENVILLE, [saluant d'un air emprunté.]

— Charmé de faire votre connaissance, mademoiselle ; (à part) Elle n'est pas mal du tout !

ROSE, [avec hauteur.]

— Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un ici et, sans la voix de mon père qui m'a rappelée, je me serais empressée de me soustraire à votre examen, monsieur.

FATENVILLE, [à part.]

— Si je n'étais à la campagne, je dirais qu'elle se moque de moi, parole d'honneur ! (*haut d'un air embarrassé*)... Oh ! pardon, mademoiselle...je...je...je suis ravi de vous surprendre au milieu de vos occupations journalières...(à part) Diable ! est-ce moi qui vais avoir honte à présent ?

DUCLOS.

— Oh, notre ami est très-indulgent, ma chère ; il sait qu'à la campagne...

FATENVILLE.

— Certainement ! certainement ! Je sais parfaitement à quoi m'en tenir là-dessus...Parole d'honneur, mademoiselle, je préfère cent fois la simplicité d'une naïve et modeste villageoise aux manières recherchées et souvent empruntées de nos dames de ville.

DUCLOS, [à part.]

— Il a du bon sens, ce garçon-là !

ROSE.

— Je suis heureuse, monsieur, de vous trouver aussi bien disposé et je m'aperçois, à vos paroles, que la naïveté ne vous est pas tout-à-fait étrangère.

DUCLOS, [à part.]

— Bien répondu, très-bien ! Ah, elle tient de famille, cette enfant-là !

FATENVILLE.

— Voyez-vous, mademoiselle, j'ai beaucoup étudié le genre humain ; je me suis plu, dans mes instants de loisir, à analyser les différentes classes de la société, depuis la plus élevée, jusqu'à la plus modeste, et ce que je vous en dis est le fruit d'une longue et patiente observation.

DUCLOS, [à part.]

— Quel abîme de science que ce gaillard-là !

ROSE.

— En effet, j'ai cru voir, en entrant ici, que vous avez un goût très-prononcé pour l'observation.

FATENVILLE.

— Vraiment, je ne me croyais pas aussi bien apprécié et vous me donnez une nouvelle preuve que la perspicacité est le caractère distinctif de l'esprit féminin.

DUCLOS, [à part.]

— Il est impayable !

ROSE.

— Vous nous jugez trop favorablement, M. Fatenville ; j'admets que la femme est douée d'une faculté de perception qui ne se rencontre pas toujours chez l'autre moitié de l'espèce humaine, et qu'elle voit quelquefois à l'œil nu ce que maint observateur expérimenté peut à peine discerner, même avec le secours d'une lunette d'approche ; mais il ne faut pas, pour tout cela, lui attribuer le monopole des qualités intellectuelles...

DUCLOS, [à part.]

— Bravo pour ma petite Rose !

ROSE.

— Quant à moi, je suis plus généreuse et, quoique, dans mon estime, votre noble sexe pêche aussi souvent par la tête que par le

cœur, je veux bien lui concéder sa juste part des qualités du cœur et de l'esprit. Cependant, je dois déclarer, aussi franchement que vous l'avez fait avec moi, que la modestie n'est pas toujours son caractère *distinctif* et que l'on rencontre assez fréquemment d'élégants échantillons de l'espèce chez qui la vanité tient lieu de qualités plus solides.

DUCLOS, [à part.]

— Décidément, elle tient de famille, cette enfant-là !

FATENVILLE.

— A mon tour, je proteste contre vos opinions à notre égard (*se rengorgeant*) et je crois qu'il ne faut pas confondre la dignité d'un homme qui se sent supérieur à ceux qui l'entourent, avec les airs d'emprunt que donne la vanité.

DUCLOS.

— C'est vrai ; c'est parfaitement vrai, ce que vous dites-là, mon cher M. Fatenville. On est trop souvent porté, lorsque l'on n'a pas l'expérience du monde, à se tromper sur les apparences.

ROSE, [à Fatenville.]

— Il est très-difficile que l'on se fasse illusion sous ce rapport, et la distinction entre la fatuité et le vrai mérite est bien aisée à faire. Les hommes d'esprit, n'en déplaise à votre sexe, sont aussi rares qu'ils sont faciles à reconnaître ; les sots ont aussi leurs caractères *distinctifs*, pour me servir de vos paroles ; ils ont, de plus, l'avantage d'être les plus nombreux dans ce bas-monde et l'on n'a, la plupart du temps, qu'à lever les yeux et à regarder devant soi pour en découvrir quelque riche spécimen.

DUCLOS, [à part.]

— C'est encore vrai ça. Ils ont, parbleu, raison tous les deux !

ROSE, [voulant se retirer.]

— Mais vous me forcez, malgré moi, de commettre une indiscretion ; vous avez sans doute, avec mon père, des affaires plus importantes que cette conversation et j'ai eu tort de vous déranger.

FATENVILLE.

— Oh, mademoiselle, au contraire, nous en étions à parler de vous et vous êtes arrivée on ne peut plus à propos. N'est-ce pas, M. Duclos ?

DUCLOS.

— Certainement, mon enfant, notre ami n'est pas venu pour

affaires et tous ses moments sont à nous... (*bas à Rose.*) Il est venu exprès pour toi.

ROSE, [*bas à Duclos.*]

— Tant pis !

DUCLOS, [*de même.*]

— Hein ?

ROSE, [*de même.*]

— Il est détestable !

DUCLOS, [*de même.*]

— Tais-toi ! (*Il donne des signes de mécontentement.*)

FATENVILLE, [*à Rose.*]

— Je puis vous certifier que c'est parfaitement exact ; j'étais fatigué... blâsé du tumulte de la ville et du grand monde et j'ai saisi avec empressement la première occasion venue pour m'enfuir.

DUCLOS, [*à part.*]

— Elle se moquait donc de lui, tout ce temps-là !

ROSE, [*à Fatenville.*]

— C'est-à-dire que vous avez pris congé du grand monde pour venir vous vulgariser parmi nous ? (*Duclos fait des signes d'impatience à Rose qui ne le voit pas.*)

FATENVILLE.

— Précisément, mademoiselle.

ROSE.

— Vous voulez condescendre à vous faire campagnard pour quelques jours ? (*Fatenville fait un signe affirmatif, Duclos continue ses démonstrations à Rose.*) C'est très-aimable de votre part et nous allons vous aider autant que possible à opérer la transformation ; mais je crains que la tâche ne soit au-dessus de nos forces.

DUCLOS, [*à part.*]

— Et moi qui la croyais déjà toute entichée ! Oh, les femmes ! les femmes ! (*Il continue ses signes à Rose qui ne les aperçoit pas.*)

FATENVILLE.

— Soyez tranquille sur mon compte ; j'aime beaucoup les mœurs villageoises et je n'aurai aucune difficulté à m'y faire.

DUCLOS, [*continuant ses signes.*]

— Mais sans doute ! Mais sans doute ! !.....

ROSE.

— D'abord, il va falloir faire disparaître ce vilain instrument,

(*indiquant le lorgnon.*) Examiner les gens sous le nez, à travers un lorgnon, peut être de mode dans les cercles que vous fréquentez ; mais, à la campagne, cela passerait pour une inconvenance. (*Duclos redouble ses démonstrations.*)

FATENVILLE.

— Ha ! Ha ! Ha ! Quelles mœurs primitives ?

ROSE.

— Vous devez, en même temps, oublier s'il se peut, votre mérite personnel et ne pas avoir l'air de vous croire plus instruit, plus spirituel, plus intelligent que le commun des mortels. Autrement vous paraîtrez, aux yeux des naïfs villageois, comme un fat et un impertinent.

DUCLOS, [à part.]

— C'est indigne ! Il va s'apercevoir..... (*Il fait des gestes terribles.*)

FATENVILLE.

— Mais lorsque l'on se sent une supériorité réelle !...

ROSE.

— Il suffit d'en faire parade pour qu'on vous la conteste. (*Duclos gesticule toujours.*)

FATENVILLE, [à part.]

— Parole d'honneur, ces villageois ne sont pas aussi intelligents que je les croyais.

DUCLOS, [bas à Rose.]

— As-tu entrepris de le chasser par tes sarcasmes ?

ROSE, [bas à Duclos.]

— Vous voyez bien qu'il ne les comprend pas.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

— M. Arthur est ici qui demande à vous voir.

DUCLOS, [à part.]

— Bon ! un rival à présent. Il ne manquait plus que cela !

ROSE, [à part.]

— Quelle imprudence ! Il ne pouvait arriver plus mal à propos.

LISETTE.

— Est-ce que je vais lui dire de...

DUCLOS.

— Non, dis-lui que j'ai des affaires importantes,... que Rose est malade et que... que le diable l'emporte !...

LISETTE.

— Oui, monsieur.

ROSE.

— Mais, mon père !

DUCLOS.

— Eh bien quoi, *mon père* !...

ROSE.

— Est-ce ainsi que vous traitez le fils d'un ancien ami ?

DUCLOS.

— Cela me regarde, mademoiselle !

FATENVILLE.

— Mais laissez-le donc entrer, je vous en prie ; c'est, sans doute, quelque type villageois.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, [saluant amicalement.]

— Ma foi, je me suis fatigué d'attendre après cette perfide Lisette et j'ai pris la liberté de sauter par-dessus les formes pour venir vous présenter mes adieux avant mon départ...

ROSE.

— Vous nous laissez, M. Arthur !...

ARTHUR.

— Il le faut bien, mademoiselle.

DUCLOS, [à part.]

— Allons, tant mieux ! ... Ça me remet un peu...

ARTHUR.

— La position pénible dans laquelle se trouvera ma famille si, comme j'ai tout lieu de le craindre, nous perdons le malheureux procès que vous connaissez, me mettra dans la nécessité de m'en

rapporter entièrement à mon propre travail pour vivre. Je n'ai pas voulu attendre la catastrophe pour me mettre à l'œuvre ; un ami, qui jouit d'une excellente clientèle, m'a offert une société avantageuse ; j'ai accepté son offre et je pars demain.

DUCCLOS.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire et je suis heureux, mon cher Arthur, de vous entendre énoncer un projet aussi favorable à vos intérêts, (*à part*) et à mon repos.

ROSE, [*à part, avec dépit.*]

— Je m'en doutais bien ! Il fallait qu'il annonçât son départ pour être le bienvenu.

DUCCLOS.

— En attendant, j'ai l'honneur de vous présenter, mon ami, M. Fatenville.

ARTHUR, [*saluant.*]

— Monsieur...

(*Fatenville, qui n'a cessé de lorgner Arthur, le salue d'un air de protection.*)

ARTHUR, [*à Rose.*]

— Quelle est cette espèce ?

ROSE, [*bas à Arthur.*]

— C'est une nouvelle affliction.

ARTHUR, [*souriant.*]

— Quoi ! encore un prétendant ? Je ne vous laisserai donc pas seule avec vos ennuis.

ROSE, [*bas à Arthur.*]

— C'est-à-dire que j'aurai un ennui de plus.

FATENVILLE, [*bas à Duclos, indiquant Arthur du pouce, pendant que celui-ci s'entretient à voix basse avec Rose.*]

— C'est le bailli de l'endroit ?

DUCCLOS, [*bas à Fatenville.*]

— Pas tout-à-fait. Il a été admis au barreau l'an dernier.

FATENVILLE, [*avec mépris.*]

— Un avocat de campagne ; cela revient au même.

DUCCLOS.

— Son père était un des plus riches propriétaires de notre localité ; mais une lacune dans ses titres a donné lieu à un procès ruineux

qui menace de le réduire à un état de gêne auquel ni lui ni son fils ne sont habitués.

FATENVILLE.

— C'est sans doute la faute de ses aviseurs légaux ; il y en a si peu, mon cher monsieur, qui soient à la hauteur de leur mission.

DUCLOS.

— Tout le monde n'a pas vos connaissances.

FATENVILLE.

— Oh ! je bénis le ciel tous les jours des quelques avantages qu'il m'a prodigués sous ce rapport ;... mais n'allez pas croire que je me suis formé une trop haute idée de mes talents.

DUCLOS.

— Au contraire, je connais votre modestie.

FATENVILLE.

— Je ne me vante jamais, moi, voyez-vous.

DUCLOS.

— Je le sais bien.

FATENVILLE.

— Et si j'ai un défaut, c'est de me mépriser.

DUCLOS.

— C'est là votre malheur.

ROSE, [à Arthur.]

— Pendant qu'ils s'entretiennent ensemble, passons dans le jardin, nous y causerons plus à l'aise de nos projets.

ARTHUR.

— Je le veux bien ; mais peut-être que votre père...

ROSE.

— Soyez tranquille. Un baiser sur chaque joue suffira pour...

ARTHUR, [la suivant.]

— Je comprends... Et votre Fatenville ?...

ROSE.

— Je saurai bien lui donner le change à celui-là.

ARTHUR.

— Pas par le même procédé, j'espère.

ROSE.

— Jaloux, va ! (ils sortent.)

SCÈNE HUITIÈME.

DUCLOS, FATENVILLE.

FATENVILLE, [avec importance.]

— Oui, mon cher monsieur, si l'ignorance est une grande affliction, la science, je vous assure, est un fardeau souvent très-difficile à supporter. Quelque plaisir qu'il y ait à dépasser, par la force de son propre génie, le niveau des intelligences ordinaires, on se sent quelquefois, dans cette sphère élevée, tellement au dessus du commun des esprits, que malgré nous, le sentiment de l'isolement s'empare de notre âme, et l'on se surprend, par moments, à regretter d'être instruit.

DUCLOS.

— En effet, ce doit être une terrible charge qu'une éducation hors ligne. (*A part*) Quelle acquisition pour la famille des Duclos qu'une tête comme celle-là !

FATENVILLE.

— Je m'étais fait l'illusion de croire à la possibilité de trouver, dans les hautes régions de la société, une compagne suffisamment douée pour parcourir, avec moi, les sentiers tortueux de l'étude et pour charmer mes loisirs par des entretiens dignes d'une intelligence d'élite. Mais j'ai bien vite reconnu l'inutilité de mes espérances et, dans mon dépit de me voir constamment incompris, j'ai résolu de rechercher, au milieu des cercles plus modestes, une femme digne, sinon par l'esprit, du moins par les qualités du cœur, de porter mon nom et de faire mon bonheur. C'est pour cela que je me suis dirigé du côté de votre paisible village...

DUCLOS, [à part.]

— Voilà qu'il va faire sa déclaration ! Je me sens aussi timide qu'une jeune fille ! Dieu, quelle catastrophe pour la famille des Duclos, si Rose allait le refuser ?

FATENVILLE, [continuant.]

— En un mot, je consens à devenir votre gendre, (*souriant d'un air de suffisance*) si vous me jugez digne de cet honneur.

DUCLOS, [à part.]

— Mon Dieu ! que répondre... (*Haut*) Mais oui !... Mais certainement... L'honneur serait tout de notre côté et, pour ma part, je n'en serai que trop heureux ; je crains seulement que ma fille ne puisse pas apprécier vos hautes qualités...

FATENVILLE.

— S'il n'y a que cela qui vous inquiète, soyez parfaitement à l'aise. J'ai renoncé, comme je vous l'ai dit, aux grandes qualifications intellectuelles et je ne me montrerai pas exigeant sous ce rapport. D'ailleurs, votre enfant me paraît assez bien douée de la nature et, avec un peu de culture, je ne désespérerais pas d'en faire une femme distinguée.

DUCLOS.

— Je vous avouerai que je suis un peu de votre avis. C'est peut-être une faiblesse de l'amour paternel, mais j'ai toujours cru ma fille destinée à épouser un homme de distinction.

FATENVILLE, [avec importance.]

— Comme vous le voyez vos espérances n'ont pas été tout-à-fait déçues ; (*à part*) les miennes le seraient infiniment si la dot faisait défaut.

DUCLOS.

— Je dois vous déclarer, cependant, qu'elle est un peu capricieuse dans ses goûts et que, si elle se mettait en tête de fermer les yeux sur votre mérite et sur les avantages d'une alliance comme la vôtre, il serait peut-être un peu difficile de lui faire entendre raison ; (*à part*) Voilà la grande difficulté entre nous.

FATENVILLE.

— Encore une fois, soyez tranquille, et, si vous ne voyez que cet obstacle à mon bonheur, je me charge de le faire disparaître.

DUCLOS.

— Eh bien, je laisse la partie entre vos mains et je vous souhaite de tout mon cœur de la gagner...mais (*se retournant*) j'avais oublié...

FATENVILLE, (de même.)

— En effet, ils étaient là... mais... (*surpris de ne voir personne.*)

DUCLOS, [effaré.]

— Comment ils n'y sont plus !... Ah, l'insolent !... l'impertinent... le... pardon, mon cher monsieur... excusez-moi... il faut que... pardon... je reviendrai... (*il sort.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

FATENVILLE, [seul, regardant aller Duclos.]

— Que diable a-t-il donc le bonhomme ?... Au fait, c'était un peu inconvenant, de la part de sa belle ingénue, de disparaître ainsi

sans s'excuser. Mais ne soyons pas trop sévère... Elle s'est sans doute trouvée intimidée en ma présence... (*d'un air conquérant*) Ma foi, j'en ai bien gênées d'autres...Après tout, elle n'est pas trop mal, ma future ;...pas sotte non plus ;...ses allures sont toutes civilisées, pour une villageoise, et je crois que je m'en accommoderai facilement, si son bonhomme de père veut seulement y mettre un peu du sien.....Sacristie ! nous avons été vite en besogne !...Je suis ici depuis quelques heures à peine, et me voilà déjà fiancé, légataire universel en perspective d'une belle fortune et... je ne sais quoi encore... Admettons aussi que j'ai déployé de l'habileté ! Le bonhomme a été émerveillé de mes connaissances profondes et il est sans doute, à l'heure qu'il est, le plus heureux père du monde... Je n'ai plus maintenant qu'à m'occuper de ma prétendue... Il est vrai que son consentement n'est pas encore tout-à-fait obtenu...Bah ! c'est là un détail qui m'inquiète peu... Je n'ai qu'à préparer mes batteries pour la prochaine rencontre, et la victoire est à moi !... Mais il me semble que mon hôte retarde... Allons à sa recherche... ah ! voici mon petit démon de tout à l'heure ; elle m'en donnera peut-être des nouvelles.

SCÈNE DIXIÈME.

FATENVILLE, LISETTE.

FATENVILLE.

— Savez-vous où je pourrais trouver M. Duclos, ma belle ?

LISETTE, [brusquement.]

— Non, monsieur, (*Fatenville sort.*)

SCÈNE ONZIÈME.

LISETTE seule.

— Charce-lé, imbécile... Oh ! si j'me r'tenais pas, que j'aurais donc du plaisir à y faire son plat, à c'grand muscadin-là !... Et dire qu'on veut faire accepter un pareil escogriffe à notre pauvre mam-selle Rose... une jeune demoiselle si gentille,...qu'a pas seulement un p'tit défaut... Oh ! c'est pas possible ; le bon Dieu n'permettra pas ça !

SCÈNE DOUZIÈME.

LISETTE, JOSON.

JOSON, [accourant tout effaré.]

— Lisette ! Lisette !... as-tu vu ?

LISETTE.

— Vu quoi, grand butor !

JOSON.

— Tu l'as pas vu, tout à l'heure dans l'jardin ?

LISETTE.

— Tiens, c'est encore queuque mauvaise niche que tu veux m'faire... J't'avertis Joson, j'sus pas pour t'endurer.

JOSON.

— Non, non ; ma grand' conscience ! c'est la pure vérité que j'te conte là... Ils étaient tous les deux qui s'promenaient bras dessus, bras dessous. Oh ! si t'avais vu comme c'était gentil... comme ils avaient l'air de s'aimer ! Ma grand' vérité, Lisette, c'était justement comme nous autres...

LISETTE.

— Qui ça, nous autres ?

JOSON.

— Toi épi moi, quand t'es pas trop d'mauvaise humeur.

LISETTE.

— Te v'la encore avec tes bêtises !... Quand ça qu'on s'est promené, nous autres, bras dessus, bras dessous ? Dieu merci, j'm'acrocherai pas d'ci-tôt à un mal peigné comme toi.

JOSON.

— Hé ben, si j'ai pas la chevelure à ton goût rien n'empêche... tu m'peigneras... y'a toujours moyen d'arranger entre gens raisonnables.

LISETTE.

— Oui, j'te peignerai *en effette* et d'la bonne façon.

JOSON.

— Mais j'conte ben qu't es t'encore fachée, Lisette.

LISETTE.

— Belle demande ! J'voudrais ben savoir qui s'qui l's'rait pas ?

JOSON.

— Lisette, il faut qu'j'te l'dise, y a une chose qui m'fait de la peine... T'es t'anne bonne fille ; t'as pas d'malice pour deux sous,... t'es douce comme un agneau... tu n'voudrais pas faire de mal à une puce... et, malgré tout ça, faut toujours que tu m'dise des *duretés* quand j'veux t'parler d'nos p'tites affaires. J'cré qu'si Mamselle Rose en faisait la moitié autant à M. Arthur, il l'aurait *bétôt* plantée là.

LISETTE.

— Il n's'rait pas plus fin qu'toi, vâ.

JOSON.

— Toujours que c'est pas raisonnable, Lisette, de m'traiter comme ça !... Tous les jours, j't'apporte queuque chose, sous forme de compliment,... C'est anne pomme par-ci, c'est un baton de tire par là,... Mes gages entières y passent, quoi !... Tu croques tout, sans me dire seulement merci, et moi, en retour, faut que j'mange des mauvaises raisons et... des coups d'balai, par dessus l'marché...

LISETTE.

— Si t'étais pas toujours après m'faire étriver, aussi.

JOSON.

— Mais tu sais ben qu' c'est pour rire, ça.

LISETTE.

— Et si j'n'aime pas à rire, moi.

JOSON.

— Eh ben, n'ris pas ; mais n'te fache pas, au moins.

LISETTE.

— C'est ben aisé d'pas s'fâcher...

JOSON.

— Tiens, Lisette, si tu veux dire comme moi, on va tout oublier ce qui s'est passé ; (*à part, se tâtant l'épaule*) pourtant qu'j'ai encore l'épaule sensible. (*Haut*) J's'rai l'meilleur garçon du monde... Tu m'mèneras et m'ramèneras comme tu voudras... j'te f'rai manger des batons d'tire a-t-en rendre malade ; mais, par exemple, quand j'te dirai que j't'aime, faudra pas qu'tu t'faches.

LISETTE.

— Je n'promets rien.

JOSON.

— Tu n'promets rien?... En v'là encore anne belle affaire...

j'vous d'mande, à c'te heure, quel beau ménage qu'on va faire,... s'il faut seulement qu'tu t'enmalices un peu après l'mariage ?...

LISETTE.

— Tout beau, monsieur, qui est-ce qui vous parle de mariage ?

JOSON.

— Belle demande !... Tu sais ben qu'tu m'as promis...

LISETTE.

— J't'ai rien promis. J't'ai dit qu'si t'étais bon garçon, épi... si maman voulait, épi... si j'en trouvais pas d'autre... que p't'être ben...

JOSON.

— En faudrait ben des *si* comme ça pour monter un ménage... Eh ben, qu'est-ce que c'est qu'tu m'as dit, voyons ?

LISETTE.

— J't'ai dit... J't'ai pas dit.. J't'ai rien dit...

JOSON, [à part.]

— Bon ! v'la qu'il va falloir tout r'commencer à c'te heure... Oh ! c'est pas possible,... faut qu'ça finisse... (à Lisette). Ecoute, Lisette, veux-tu d'moi ou n'veux-tu pas d'moi ! (avec emportement) répons anne fois pour toutes ! Oui z'ou non !

LISETTE.

— C'est selon.

JOSON, [s'excitant graduellement.]

— Ah çà ! y'a pu d'badinage, entends-tu ?... C'est à prendre ou à laisser ;... j'en connais ben d'autres,... et des jolies filles encore, qui s'raient ben fières de s'appeler Madame Joson.

LISETTE, [s'adouçissant.]

— Comme te v'la revêche tout d'un coup, Joson !

JOSON.

— V'la assez longtemps que j'me fais *maganner* ; j'veux pu en endurer de tes *mauvaisetés* et, puis qu'il faut être si ben tourné pour être de votre goût, mamselle...

LISETTE, [d'un ton conciliant.]

— Mais, j'ai jamais dit qu't'étais pas d'mon goût, Joson !

[JOSON, à part.]

— Tiens ! la v'la encore qui change de gamme ; mais c't'égal,... j'sus ben décidé. (Haut, avec emportement) J'commence à m'tanner d'être maltraité comme çà !

LISETTE, [d'un ton larmoyant.]

— Tu dis que j'sus mauvaise, épi que j'te maltraite,...mais, c'est toi, Joson, qu'es toujours à m'gronder... (*elle porte le coin de son tablier à ses yeux*) et à m'faire du chagrin.

JOSON, [à part.]

— Tiens bon, Joson !

LISETTE, [sanglottant.]

— Si t'avais d'la mémoire, un peu... tu t'souviendrais ben... d'la fois que j'ai... demandé pardon... pour toi à M. Duclos... qui voulait t'chasser parce que t'avais laissé entrer... un *quêteux* dans son bureau... et qu'il avait été obligé... d'lui donner... deux sous, pour s'en débarrasser.

JOSON, [à part.]

— C'est vrai ça ; sans elle je perdais ma place.

LISETTE, [sanglottant toujours.]

— Epi la fois qu't'étais si malade... et que j't'emportais du bouillon tous les jours... et que j'dormais pas des nuits... 'parce que l'docteur avait dit qu'ça pourrait mal tourner...

JOSON, [à part.]

— Ya pas moyen d'y tenir!... (*haut d'un ton braillard*) Lisette, je t'en prie, n'pleure pas comme ça... ça m'fend l'cœur!... Tu sais ben qu'il n'tient qu'à toi d'nous mettre d'accord... T'es toujours d'si mauvaise humeur quand j't'approche... épi... c'est c'balai qui nous arrive sur les épaules à tout propos... Penses-tu qu'c'est ben amusant d'être sans cesse sur l'quivive, crainte de s'faire...

LISETTE, [pleurant toujours.]

— Mais tu sais ben, Joson, qu'c'est ta faute aussi...

JOSON, [sur le même ton.]

— Mais non, c'est pas ma faute... J't'aime comme anne bête et j'demande pas mieux que d'te faire plaisir...

LISETTE, [sanglottant toujours.]

— Et moi aussi j't'aime, Joson, tu l'sais ben.

JOSON, [lui tendant les deux bras.]

— Eh ben, puisque tu m'aimes.. épi, que j'aime, s'apristi... aimons nous donc...

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, DUCLOS.

DUCLOS.

— Quel est tout ce vacarme que vous faites ici ?

JOSON, [embarrassé.]

— C'est... c'est moi, monsieur, qui lui parlais de... de...

DUCLOS.

— Tais-toi, vilain paresseux !...

JOSON.

— Oui, monsieur, (*à part*) J'demande pas mieux.

DUCLOS, [apercevant la malle de Fatenville.]

— Qu'est-ce que c'est que çà ?

JOSON.

— C'est *l'butin* de c'monsieur qui est venu c'matin.

DUCLOS.

— Et tu l'as laissé là !

JOSON.

— Ben, j'savais pas, moi...

DUCLOS.

— Oh, tu ne sais jamais rien ! Il fallait le porter à sa chambre.

JOSON, [prenant la malle.]

— J'y vas, monsieur. (*Il s'éloigne lentement.*)

DUCLOS.

— Et toi, Lisette, tu ferais beaucoup mieux de t'occuper de ton ménage... Mais, dis-moi, as-tu vu M. Fatenville ?

LISETTE.

— Oui, monsieur, il vous cherche.

DUCLOS.

— Et les autres ?

LISETTE.

— Joson les a vus tout à l'heure dans l'jardin.

DUCLOS.

— Dans le jardin !

JOSON.

— Oui, monsieur.

DUCCLOS, [à part.]

— Ah, l'insolent ! je vais lui apprendre, moi ! (*Il sort furieux.*)

SCÈNE QUATORZIÈME.

JOSON, LISETTE.

JOSON.

— En v'là anne belle affaire, hein, Lisette !

LISETTE.

— Pauvre mamselle Rose ! J'craîns qu'à n'se ressent de la tempête, elle itou.

JOSON.

— Tiens, les v'la qui viennent tous les deux par ici.

LISETTE.

— Si j'pouvais lui dire c'qui s'brasse !.....

JOSON.

— Pour ma part, moi, je m'mêle pas d'ces affaires-là ; j'ai assez des miennes à débrouiller.

LISETTE.

— Comme elle a l'air heureuse avec lui ! (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE QUINZIÈME.

ROSE, ARTHUR.

ARTHUR.

— Oui, ma bonne amie, quoique les apparences soient bien défavorables, j'ose encore me flatter que tout n'est pas perdu. Un seul titre manque à mon père et nous ne désespérons pas de le retrouver.

ROSE.

— Pour ma part, je vais prier le bon Dieu de tout mon cœur pour qu'il vous le fasse découvrir.

ARTHUR.

— Votre intercession nous sera, j'en suis sûr, d'un grand secours. La Providence exauce toujours ceux qu'elle aime et je sais que

vous êtes un enfant gâté de la Providence... Donc, notre procès est à peu près gagné et le seul obstacle à notre bonheur franchi ; car, sans vous offenser, j'ai l'espoir que si la fortune me revient, les bonnes grâces de votre père me reviendront aussi.

ROSE.

— Je sais qu'il attache beaucoup de prix à la richesse et que l'accessoire d'une succession opulente ne vous nuirait pas auprès de lui ; mais il y a une autre corde à notre arc et c'est la plus puissante, selon moi, puisqu'elle touche à son cœur. S'il aime un peu l'argent, il m'aime encore d'avantage et j'ai la confiance qu'il ne placera jamais ses calculs au-dessus de mon bonheur... Il insistera, il se fâchera, il menacera peut-être ; mais j'ai mon secret pour dissiper tous ces orages-là. Une larme et quelques baisers bien appliqués seront irrésistibles et... la Providence, qui vous aime autant que moi, fera le reste.

ARTHUR.

— Nous n'avons donc qu'à nous fier à notre bonne étoile ? Je croyais que la mienne avait filé depuis longtemps.

ROSE.

— Est-ce parce qu'elle vous a conduit jusqu'à moi, ingrat !

ARTHUR.

— Vous avez raison, Rose ; mon sort, après tout, n'est pas aussi misérable qu'il pouvait l'être. Il est vrai que tout ne va pas exactement au gré de nos désirs ; mais, tant que je posséderai votre amour, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas heureux.

ROSE.

— Ni moi non plus ; à moins que vous ne préféreriez l'amour d'une autre.

ARTHUR.

— Vous savez que cela est impossible.

ROSE.

— J'en ai au moins l'espérance.

ARTHUR.

— Dites plutôt l'assurance.

ROSE.

— Eh bien, soit, je ne chicanerai pas sur les mots.

ARTHUR.

— C'est bien votre parti le plus sage et je crois, d'ailleurs, que

voire voix s'adapterait difficilement aux tons discordants de la chicanne ;mais, à propos, il me semble que vous m'aviez promis un air de votre composition pour la romance que je vous ai passée l'autre jour.

ROSE.

— Et j'ai fait tout en mon pouvoir pour accomplir ma promesse.

ARTHUR.

— C'est dire que vous avez réussi.

ROSE.

— Pas tout-à-fait ; cela veut dire que je me suis imposé une tâche au-dessus de mes forces.

ARTHUR.

— Alors vous avez dû vous surpasser.

ROSE.

— Au contraire ; je n'ai obtenu qu'un demi succès et vos couplets se trouvent dotés d'un air bien inférieur à leur mérite.

ARTHUR.

— J'ai mes doutes là-dessus ; mais, avant de vous contredire, j'aimerais à vous entendre.

ROSE.

— Oh ! vous devenez trop exigeant et vous feriez mieux de me croire sur parole.

ARTHUR, [la conduisant au piano.]

— Malgré tout le respect que j'ai pour vos appréciations en pareille matière, je me permets de vous récuser, dans le cas actuel, comme juge intéressé et de me constituer juge à votre place.

ROSE, [s'asseyant au piano.]

— Eh bien, pour cette fois, je me sou mets à votre volonté, quoiqu'elle me paraisse un peu arbitraire... mais, rappelez-vous que je n'entends pas, par là, créer un précédent en votre faveur.

ARTHUR.

— C'est convenu.

SCÈNE SEIZIÈME.

Les mêmes FATENVILLE

qui entre sans être aperçu tandis que Rose prélude par une symphonie sur le piano. Il les observe pendant quelques instants, le lorgnon à l'œil, puis il

s'étend négligemment dans un fauteuil auprès d'une table couverte d'albums et d'autres objets de fantaisie, et paraît écouter chanter Rose avec étonnement.

ROSE, [chantant.]

J'aime le bruit du ruisseau,
Dont la voix douce et craintive
Répond au chant de l'oiseau
Perché tout près de sa rive.

Mais, plus que tous les prodiges
De la nature et de l'art,
Plus que leurs joyeux prestiges,
J'aime ta voix, ton regard !

FATENVILLE, [à part, pendant la symphonie.]

— Mais elle chante à merveille, ma future !... C'est vraiment beaucoup mieux que je m'attendais.

ROSE, [chantant.]

J'aime les près verdoyants
Semés d'œillets et de roses,
Quand le souffle du printemps
Teint les fleurs à peine écloses.
Mais plus que etc.

FATENVILLE, [pendant la symphonie.]

— Charmant ! Charmant ! Parole d'honneur, (*puis, en tappant des mains.*) Bravo ! Bravo ! (*Arthur et Rose, se retournent étonnés.*) Admirablement chanté, mademoiselle ; parole d'honneur, je connais plus d'une dame de ville qui serait fière d'une pareille voix.

ROSE, [vivement,]

— Quoi ! vous étiez là, monsieur !

FATENVILLE.

— Toujours à mon poste pour vous admirer et vous applaudir, mademoiselle.

ARTHUR, (à ROSE.)

— Ah ça ! savez-vous qu'il devient embarrassant, votre personnage ?

ROSE, (à ARTHUR.)

— Je ne puis plus supporter ses obsessions.

ARTHUR, (à ROSE.)

— J'avoue qu'elles me tombent un peu sur les nerfs, à moi aussi ; mais, à tout considérer, je crois qu'il vaut mieux s'en amuser que s'en fâcher.

ROSE, (à ARTHUR.)

— Vous avez peut-être raison, après tout.

FATENVILLE, (qui a feuilleté un album.)

— Tiens, voilà un très-joli croquis !... Est-il passé quelque artiste par ici !

ROSE, (riant.)

— Oh non, c'est une petite ébauche que j'ai faite ce matin.

FATENVILLE.

— Comment, vous dessinez !

ROSE.

— Un peu, monsieur, par simple passe-temps.

ARTHUR, (à Fatenville.)

— N'est-ce pas que c'est bien pour une villageoise ?

FATENVILLE.

— Mais c'est merveilleux, parole d'honneur ! Et comment, s'il vous plait, avez-vous pu apprendre si bien la musique et le dessin ?

ARTHUR.

— En écoutant les petits oiseaux, et en contemplant la nature, je présume.

ROSE.

— Pardon, Messieurs, vous n'y êtes pas tout-à-fait ; la nature et les petits oiseaux ont peut-être contribué pour quelque chose à mes faibles succès, mais j'ai eu d'autres professeurs dont je n'ai malheureusement que trop imparfaitement suivi les préceptes.

FATENVILLE.

— Savez-vous, mademoiselle, que votre voix ferait fureur dans nos salons ?

ROSE.

— Pourtant, monsieur, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la faire entendre au milieu de vos beaux citadins sans avoir excité la fureur de qui que ce soit.

FATENVILLE.

— Vous visitez donc la ville !

ROSE.

— De temps à autre, monsieur ; j'y passe ordinairement la saison du carnaval.

FATENVILLE, (surpris.)

— Vraiment ! (*à part*) c'est de mieux en mieux. Quelques leçons suffiront pour en faire une femme du monde.

ARTHUR, (à Rose.)

— Vous perdez de plus en plus, à ses yeux, vos vertus bucoliques.

ROSE (à Arthur.)

— Il est une autre vertu qui m'échappe d'avantage, c'est la patience.

ARTHUR (à Rose.)

— Tenez-bon ; le dénouement n'en sera que plus amusant.

ROSE.

— Il le faut bien, puisque je suis chez moi.

FATENVILLE, (à Rose.)

— Sans doute que vous ne tiendrez pas vos amis de la ville trop longtemps privés de l'avantage de vous posséder au milieu d'eux ?

ROSE.

— Ils auront cette faveur sous quelques jours. J'ai reçu hier une invitation très-pressante de Madame de Beauvoir, qui...

FATENVILLE, (étonné.)

— Comment ! vous connaissez madame de Beauvoir ?

ROSE.

— Certainement, elle est une ancienne amie de ma mère.

FATENVILLE.

— Mais, c'est une des premières familles du pays !... Elle est charmante, cette Madame de Beauvoir ; elle reçoit si bien ; et puis, ce sont ces anciennes manières aristocratiques qu'elle a conservées au milieu des légions de parvenus qui envahissent partout la bonne société... Nous avons eu chez elle, la semaine dernière, une magnifique soirée ; c'était une réunion choisie où l'on rencontrait plusieurs de nos sommités littéraires et politiques. Nous nous sommes beaucoup amusés... je n'ai pas manqué une seule danse.

ARTHUR, (à part.)

— Quel imposteur !

FATENVILLE, (à Rose.)

— Vous avez probablement entendu parler de cette réunion ?

ROSE.

— Oui, monsieur, j'y étais invitée.

FATENVILLE.

— Ah !

ARTHUR.

— Vous venez de dire, monsieur, si je vous ai bien compris, que vous étiez à la soirée de Madame de Beauvoir, la semaine dernière ?

FATENVILLE, (lorgnant Arthur d'un air d'importance.)

— Oui, monsieur, j'ai dit cela.

ARTHUR.

— C'est bien extraordinaire, que je ne vous y aie pas vu.

FATENVILLE, (un peu déconcerté.)

— Comment !... Est-ce que vous y étiez, vous ?

ARTHUR.

— J'y suis entré à neuf heures et je suis sorti à minuit ; cependant, je n'ai vu personne qui vous ressemblât.

FATENVILLE, (reprenant son aplomb.)

— J'avais pourtant compris que c'était une réunion intime.

ROSE, (bas à Arthur.)

— C'est à vous maintenant, à tenir bon.

ARTHUR, (bas à Rose.)

— Soyez tranquille, (à Fatenville). C'est probablement à cette circonstance que j'ai dû mon invitation. Je m'y trouvais en qualité de neveu.

FATENVILLE.

— Quoi !... Vous êtes le neveu de Madame de Beauvoir et vous n'habitez pas la ville !

ARTHUR.

— Ma foi, non.

FATENVILLE.

— Mais, au fait, on m'a parlé d'un neveu de campagne qui a fait ses cours à Paris, et qu'elle prétend instituer son légataire universel, vu qu'elle n'a pas d'enfants... Serait-ce vous, par hasard ?

ARTHUR.

— Je n'ai jamais eu la curiosité de m'informer de ses intentions à mon égard ; mais, c'est moi qui suis le neveu de campagne...

FATENVILLE, (lui tendant la main.)

— Mais, vous êtes des nôtres, monsieur, ... et soyez persuadé que, si vous venez débiter devant nos tribunaux, mon expérience professionnelle sera toujours à votre service.

ARTHUR.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, et votre bienveillance me

fait regretter davantage de ne pas avoir fait votre connaissance chez Madame de...

FATENVILLE.

— Oh, ne parlons plus de cela !... C'est très-naturel que nous ne nous soyons pas vus. J'étais en deuil, voyez-vous, et je me suis tenu à l'écart. Je n'ai pas dansé de la soirée. (*Arthur et Rose échangent un sourire d'intelligence.*)

ROSE.

— M. Arthur est si distrait aussi. Vous eussiez été son vis-à-vis dans un quadrille, qu'il ne vous eut pas reconnu.

FATENVILLE, (d'un air indulgent.)

— Je comprends bien cela ;... moi-même, je rencontre, tous les jours, des gens qui m'accostent d'un air de familiarité et dont je ne me rappelle aucunement. On voit tant de monde à la ville !

ARTHUR.

— Sans doute. Et l'on est encore plus excusable de ne pas reconnaître ceux que l'on a jamais vus... mais, (*regardant à sa montre*) je me suis tout-à-fait oublié. C'est un avantage si rare, pour nous, de pouvoir converser avec un monsieur de la ville.

FATENVILLE.

— En effet, ce doit être une assez agréable diversion.

ARTHUR, (tendant la main à Rose.)

— Adieu, mademoiselle, (*à part*) je tremble en vous laissant.

ROSE, (souriant.)

— Il y a de quoi.

ARTHUR, (saluant Fatenville.)

— Monsieur, au plaisir de vous revoir chez madame de...

FATENVILLE.

— Hem ! au revoir, mon cher, au revoir. (*Rose accompagne Arthur jusqu'à la porte en lui parlant et le salue amicalement.*)

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

FATENVILLE, ROSE.

FATENVILLE, (*à part, pendant que Rose reconduit Arthur.*)

— Ma foi, la face des choses est bien changée !... Je croyais venir à la campagne pour ne rencontrer que des enfants de la nature

et j'y trouve en arrivant des gens on ne peut plus civilisés !... Au lieu d'une gauche et timide villageoise, qui n'aurait pas mieux demandé que de me confier ses écus en retour de l'honneur de posséder, pour mari, un monsieur de la ville, j'ai à traiter avec une élégante qui a fait son éducation dans nos meilleurs salons !

ROSE, (à part.)

— Comment me débarrasser de cet ennuyeux parleur, maintenant.

FATENVILLE, (à part.)

— Le moment est arrivé de lui faire connaître mes intentions ; mais il me faut complètement changer de tactique... le style pastoral n'est plus de mise, c'est l'héroïque qu'il nous faut...

ROSE, (à part.)

— Comme le voilà tout-à-coup devenu pensif !...

FATENVILLE, (à part.)

— Je ne sais quelle gêne s'empare de moi !...

ROSE, (à part.)

— Il réfléchit, je suppose, sur les agréments de la vie champêtre.

FATENVILLE, (à part.)

— Allons ! il ne sera pas dit que, moi, Fatenville, je me serai laissé intimider par une femme !... Commençons bravement l'attaque...

ROSE, (à part.)

— Voilà qu'il s'éveille ; gare à nous !

FATENVILLE.

— Hem !... Hem !... Hem !... Mademoiselle !...

ROSE.

— Monsieur ?

FATENVILLE, (solennellement.)

— Lorsque Dieu plaça Adam et Eve sur la terre...

ROSE, (à part.)

— Mon Dieu, où est-il rendu !...

FATENVILLE.

— Il leur ordonna de s'aimer, et cet ordre, devenu une des lois essentielles à la nature humaine, est passé de génération en génération jusqu'à nous...

ROSE, (à part.)

— Le beau galimatias !

FATENVILLE.

— Quelles que soient les préoccupations de la vie, il existe toujours en nous un désir, ... un besoin insurmontable d'aimer et d'être aimé.

ROSE, (à part.)

— Ma foi, je n'y comprends rien, mais laissons-le finir.

FATENVILLE.

— Ce désir, je l'ai ressenti jusqu'à cette heure, avec toute la force d'une âme ardente et d'une intelligence active ; mais, dans mes recherches, je n'avais pu rencontrer la personne à qui le ciel destinait mes affections.

ROSE, (à part.)

— Ah ! je commence à comprendre.

FATENVILLE.

— Je m'étais formé un idéal tellement beau, tellement parfait, tellement angélique, que jamais je n'aurais espéré le rencontrer ailleurs que dans mes rêves...

ROSE, (à part.)

— C'est à faire bailler de bonheur.

FATENVILLE.

— Et cependant, contre mon attente, cet idéal si angélique, si parfait, si beau, je l'ai enfin trouvé sous une forme humaine...

ROSE.

— Vraiment.

FATENVILLE.

— Oui, mademoiselle, et si vous me demandiez le nom de cette créature prédestinée...

ROSE.

— Pardon, je ne suis pas curieuse.

FATENVILLE, (sans l'entendre.)

— Je prononcerais votre nom.

ROSE, (feignant la surprise.)

— Comment, monsieur !

FATENTILLE, (avec enthousiasme.)

— Oui, c'est vous qui réunissez toutes les qualités que je désespérais de découvrir dans une créature humaine, et c'est à vos pieds que je suis venu mettre mon cœur et ma main !

ROSE.

— Vos paroles, je dois l'avouer, monsieur Fatenville, me surprennent beaucoup ; c'est un peu étrange que vous ayez, dès une première entrevue, découvert, chez moi, autant de qualités et de si grands accomplissements. Peut-être votre jugement a-t-il été un peu précipité, et je vous invite à le réviser... En attendant, je vous prie de m'excuser,... Il me faut aller donner quelques ordres à la cuisine. (*Elle sort. Fatenville regarde aller Rose le lorgnon à l'œil.*)

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

FATENVILLE, (seul, se retournant d'un air hébété.)

— *Quelques ordres à la cuisine !... Je lui fais une déclaration en forme et elle m'exhorte à prendre patience pendant qu'elle va donner des ordres à la cuisine ?... Bah ! après tout, la pauvre enfant était sans doute intimidée, elle a balbutié ces paroles singulières sans trop savoir ce qu'elle disait et s'est enfuie pour cacher son trouble et son bonheur...*

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

FATENTILLE, DUCLOS, (arrivant essoufflé.)

DUCLOS.

— Ouf !... Voilà une heure que je les cherche inutilement dans toutes les directions... Ah ! l'impertinent, il me le paiera cher !

FATENVILLE, (à part.)

— Contre qui en a-t-il, à présent, le beau-père ? (*haut*) Allons donc, M. Duclos, vous me paraissez terriblement surmonté ; est-il arrivé quelque chose ?...

DUCLOS.

— C'est cet infâme Arthur...

FATENVILLE.

— Quoi, ce jeune monsieur que vous m'avez présenté ce matin ?

DUCLOS.

— Oui, le monstre !...

FATENVILLE.

— Mais c'est un charmant garçon, parfaitement digne de fréquenter les meilleures sociétés.

DUCLOS.

— Oh, ce n'est pas de son éducation que je me plains ; mais ses chances pour l'avenir sont très-médiocres et, puisqu'il faut vous parler honnêtement, je dois vous avouer qu'il ne perd aucune occasion de se faire valoir auprès de Rose...

FATENVILLE.

— Ha ! Ha ! Ha ! N'y a-t-il que cela ?

DUCLOS.

— N'est-ce pas assez ?

FATENVILLE.

— Dormez tranquille, mon cher monsieur, et soyez sûr des sentiments de votre enfant.

DUCLOS.

— Comment ! Est-ce que...

FATENVILLE.

— Elle sort d'ici. J'ai profité du moment où elle se trouvait seule avec moi pour...

duclos, (saisissant les deux mains de Fatenville.)

— Et elle a consenti ?...

FATENVILLE.

— A peu près.

duclos, (secouant Fatenville fortement par les deux mains.)

— Cher ami, vous êtes impayable ! (*à part*) Il y a deux heures elle n'en voulait pas ! Quel homme habile !

FATENVILLE, (se tâtant les bras.)

— Quel diable d'homme ! Il m'a rompu les membres !

DUCLOS.

— Je ne sais trop comment vous exprimer ma joie.

FATENVILLE.

— Vous me l'avez parfaitement fait sentir. (*à part*) Il a failli m'écarteler !

DUCLOS.

— A la bonne heure ! et, puisque les choses en sont rendues là, il ne nous reste plus qu'à régler nos conditions. Vous savez qu'avant tout, je suis homme d'affaires.

FATENVILLE.

— Je le veux bien. Quant à ce qui me regarde, le compte est

bientôt fait ; mes revenus professionnels suffiront aux besoins du ménage et nous mettront en état de maintenir dignement notre position. J'ai, en outre, de fortes espérances du côté paternel, sans compter les legs que vient de me faire un grand oncle qui doit, paraît-il, mourir dans quelques jours.

DUCLOS.

— Je suis heureux d'apprendre que vos moyens d'existence sont plus que suffisants et, pour cette raison, je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'ajouter à vos revenus actuels. Je me contenterai, pour l'instant, d'assurer, à la future, une rente annuelle à compter de votre décès. (*Fatenville paraît déconcerté*). Que pensez-vous de cet arrangement ?

FATENVILLE.

— Oh, il est parfait... seulement . (*à part*) il ne vaut rien...

DUCLOS.

— Si vous y trouvez quelque objection ne vous gênez pas.

FATENVILLE.

— Sans doute ! sans doute !

DUCLOS.

— Dites clairement ce que vous en pensez.

FATENVILLE.

— Eh bien, franchement, je n'y vois qu'une objection. C'est la position humiliante dans laquelle il placera votre fille vis-à-vis de moi... Je ne voudrais pas qu'il fut dit que ma femme dépendit complètement de moi pour sa subsistance... Elle-même souffrirait de cette pensée et le public ne manquerait pas de faire des remarques. On est si méchant, voyez-vous.

DUCLOS.

— Bah ! je me ris des remarques du public...

FATENVILLE.

— C'est très-bien ; mais, comme vous venez de le dire, en affaires comme en affaires et, dans une transaction aussi importante que celle-ci, vous devez pourvoir à toutes les éventualités. C'est, du moins, le conseil que je vous donnerais si j'étais votre aviseur légal.

SCÈNE VINGTIÈME.

LES MÊMES, JOSON, (entrant avec une lettre.)

JOSON, (donnant la lettre à Duclos.)

— V'la anne lettre, monsieur, qui vient d'arriver par la poste.

DUCLOS, (regardant l'adresse.)

— Elle est de mon ami Legrand. (*Joson sort.*)

SCÈNE VINGT-UNIÈME.

FATENVILLE, DUCLOS.

FATENVILLE.

— Legrand !

DUCLOS, (ouvrant la lettre.)

— Vous permettez ?

FATENVILLE.

— Sans doute, (*à part*). Si c'était celui que je connais ! Tachons de découvrir. (*Pendant que Duclos s'approche de la rampe, met ses lunettes et parcourt la lettre, Fatenville le suit et cherche, le lorgnon à l'œil, à lire par-dessus son épaule.*)

DUCLOS, (*à part.*)

— Madame de Beauvoir morte subitement !... Grand Dieu, est-ce possible !... Et notre ami Arthur son légataire universel !... Comme les choses vont dans ce monde ! Au fait, je me suis toujours beaucoup intéressé à ce pauvre Arthur et si les affaires n'étaient pas aussi avancées... Mais poursuivons... Qu'est-ce que je vois là !... Fatenville un imposteur ! un avocat sans causes... qui passe son temps à poser aux coins des rues... qui a ruiné son père par ses extravagances !... Oh, ce doit être une erreur... Pourtant c'est Legrand qui m'écrit cela ; Legrand qui ne ment jamais... Il faut qu'il y ait quelque chose... (*Il se retourne vivement et surprend Fatenville, qui lève promptement la vue vers le plafond et reste dans cette attitude pendant que Duclos le regarde fixement pour quelques instants.*)

DUCLOS, (après une pause, contenant sa colère.)

Que faites-vous là, monsieur ?

FATENVILLE, (embarrassé.)

— Je... Je... J'examinais... ce... ce...

DUCLOS, (éclatant.)

— Infâme imposteur ! c'est ainsi que vous trompez ma confiance ! Je me permettais encore de douter même des paroles si franches de mon meilleur ami... Mais ce dernier trait m'a ouvert les yeux ;... sortez d'ici, vil intrigant !

FATENVILLE, (se remettant et prenant un air de dignité offensée.)

— Monsieur, je ne suis pas habitué à un pareil langage et je ne souffrirai pas que l'on insulte ainsi à ma dignité sans me pourvoir en justice.....

DUCLOS, (le saisissant par les épaules et le poussant dans les coulisses.)

— Sortez, vous dis-je, et prenez contre moi tous les procédés qu'il vous plaira ; cela vous fournira peut-être l'occasion de plaider votre première cause.

SCÈNE VINGT-DEUXIÈME.

ROSE, DUCLOS, (revenant essoufflé.)

ROSE, (inquiète.)

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon père ; qui chassez-vous ainsi ?

DUCLOS.

— C'est cette maudite canaille qui avait l'impertinence de me demander ta main.

ROSE, (à part.)

— Pauvre Arthur ! Est-ce possible ! (*Haut*). Mais qu'a-t-il donc commis de si abominable !

DUCLOS.

— C'est un fainéant, qui n'a jamais fait que dépenser et qui veut maintenant épouser une femme riche pour vivre à ses dépens.

ROSE.

— Oh, mon père, vous ne le connaissez pas !

DUCLOS.

— Je ne le connais que trop pour mon malheur.

ROSE, (pleurant.)

— Vous le chassez comme un malfaiteur !

DUCLOS,

— C'est ce qu'il mérite.

ROSE.

— Dieu, quelle sévérité !..... De grâce !.....

DUCLOS.

— Mais c'est donc vrai que tu l'aimes !

ROSE, (timidement.)

— Eh bien, puis qu'il faut l'avouer.....

DUCLOS, (à part.)

— Ce que c'est que les femmes ! Si l'on veut une chose, elles en désirent une autre et, lors qu'on revient sur ses pas, elles rebrous-sent chemin !..... c'est à n'y plus rien comprendre.

ROSE, (d'un ton larmoyant.)

— Si vous lui aviez seulement donné l'occasion de faire ses preuves.

DUCLOS.

— Parbleu, les preuves ne manquent pas.

ROSE.

— Mais vous ne savez pas ce qu'il fera par la suite.

DUCLOS.

— Il ne fera jamais autre chose qu'un imposteur et, s'il faut choisir entre lui et.....

ROSE, (vivement.)

— Oh, quant à l'autre, je ne l'épouserai jamais.

DUCLOS, (à part.)

— Tiens ! ce matin elle ne soupirait qu'après celui-là ! Oh, les femmes ! les femmes ! !..

ROSE.

— C'est bien lui plutôt qui est l'imposteur.

DUCLOS, à part.

— Allons ! voilà qu'elle l'injurie, à présent ! (*Haut*). Mais tu ne sais pas ce que tu perds en le refusant..... En effet, la scène de tout à l'heure m'a tellement excité que j'oubliais de te parler de la mort de Mde. de Beauvoir.....

ROSE.

— Comment ! Madame de Beauvoir est morte, dites-vous !

DUCLOS.

— Oui, soudainement, hier soir, et elle lui a laissé toute sa fortune.

ROSE.

— Lui, son légataire ! (*à part*). Et moi qui comptais qu'Arthur... (*Haut*) Oh, ce n'est pas possible !.....

DUCLOS.

— Voici Arthur lui-même, qui pourra nous renseigner mieux que personne.

SCÈNE VINGT-TROISIÈME.

LES MÊMES, ARTHUR.

DUCLOS.

— Approchez, mon ami, et dites-nous ce qui en est.

ROSE, (à part.)

— Comment ! Arthur qui revient et mon père qui le reçoit à bras ouverts !.....

ARTHUR, (à part.)

— Que signifie cette bienveillance ? Aurait-il appris.....

DUCLOS, (tendant la main à Arthur.)

— Mon cher Arthur, tout en déplorant, avec vous, la perte d'une parente aussi estimable que M^{me} de Beauvoir, je vous félicite de la bonne fortune qui vous fait son légataire..... Un si beau patri-moine ne pouvait tomber entre meilleures mains.

ROSE, (à part.)

— Je m'y perds ! c'est lui, maintenant, qui est le légataire !.. Ce n'est donc pas lui qu'il a chassé... Oh, je n'ose espérer !..

ARTHUR.

— Je suis bien sensible à l'intérêt que vous me portez, monsieur Duclos. J'étais venu pour vous faire part de cette surprenante nouvelle ; mais je vois qu'on m'a devancé...

DUCLOS.

— Oui, c'est mon ami Legrand qui m'a annoncé cela, tout en me donnant des renseignements peu édifiants sur le compte de cet impudent menteur que vous avez vu ici ce matin.

ARTHUR.

— Quoi, ce monsieur Fatenville ?

DUCLOS.

— Oui, je viens de le mettre à la porte.

ROSE.

— Comment ! c'est Fatenville que vous avez congédié tout à l'heure ?

DUCLOS.

— Lui-même, ne t'en déplaie.

ROSE.

— A la bonne heure.

DUCLOS, (surpris.)

— Mais il me semblait...

ROSE.

— Que nous ne nous sommes pas compris. Vous parliez de l'un
(*jetant un regard timide du côté d'Arthur*) pendant que je pensais à
à l'autre.

DUCLOS.

— Je comprends tout maintenant.

SCÈNE VINGT-QUATRIÈME.

LES MÊMES, JOSON, (suivi de Lisette.)

JOSON.

— V'là encore une lettre qu'un homme vient de m' donner
pour M. Arthur ; il dit qu'c'est pressé.

ARTHUR, (prenant la lettre.)

— Elle est de mon père (*après avoir lu à la hâte.*) Décidément,
mon étoile n'avait pas filé.

DUCLOS ET ROSE, (ensemble.)

— Qu'y a-t-il donc ?

ARTHUR.

— Mon père m'écrit qu'il a retrouvé le titre qui lui manquait et
que son procès est maintenant assuré.

ROSE.

— Dites donc, à présent, que mes prières n'ont pas été ferventes.

ARTHUR, (à Rose.)

— Aussi ferventes que mon amour.

DUCLOS.

— Mon cher Arthur, je veux mettre la dernière main à votre
bonheur, (*prenant Rose et Arthur par la main.*) Mes enfants,
soyez heureux. Un trop grand amour des richesses m'avait rendu

aveugle et injuste à votre égard. Je vois qu'en accomplissant vos vœux je seconde ceux de la Providence. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés et que le bon Dieu vous bénisse.

JOSON, (qui a saisi la main de Lisette et l'a entraînée, malgré sa résistance, jusqu'à la rampe.)

— Pendant que vous êtes en train de mariages, vous feriez p't're aussi ben d'en bâcler deux.

DUCLOS.

— Eh bien, le soleil luit pour tout le monde et la lune de miel aussi. Je n'objecte pas à votre union, pourvu que Lisette consente à t'épouser.

LISETTE.

— Il le faudra ben, pour m'en débarrasser.

F. G. MARCHAND.

UNE PROMENADE SUR LA VOIE APPIENNE

ET AUX CATACOMBES DE ST. CALIXTE.

La première fois que j'eus le bonheur de descendre dans les Catacombes de St. Calixte, j'étais en compagnie d'un jeune ecclésiastique anglais, lequel, ayant terminé son cours de théologie, aimait, avant de retourner dans sa patrie, à respirer, à se pénétrer de tous les parfums de cette patrie de sa foi. Converti au catholicisme par le Révérend P. Newman, il renonce à une position distinguée dans l'Eglise anglicane, sacrifie un avenir des plus souriants, et reçoit, pour récompense de sa conversion, un bannissement perpétuel de la maison de son père.

Nous partions, par une de ces journées, comme on en trouve uniquement sous le ciel italien si pur, si net, si limpide, si transparent. C'était pourtant au milieu de l'hiver et déjà les murs des jardins étaient tapissés de ces roses mousses, dont l'odeur, mêlée à l'atmosphère douce et tiède, nous pénétrait d'une joie, d'un sentiment indéfinissable de bien-être qui donnait au cœur et au pas l'élasticité de la première jeunesse. Cette forte et pénétrante jouissance est bien comprise lorsqu'on passe cinq mois de l'année, avec un soleil sans feu, une nature morte, et pour toute distraction six pieds de neige et le sifflement d'un vent de glace à travers les branches effeuillées des arbres.

Il me tardait d'arriver auprès de ces antiques souterrains dont j'avais si souvent entendu parler, dont les descriptions avaient gravé dans mon esprit des images où l'imagination, il est vrai, avait un peu sa part. Cependant, pouvais-je me trop hâter et fouler

avec indifférence cette voie Appienne, la *regina viarum*, qui conduit aux Catacombes ? Comment regarder ces larges dalles creuses sillonnées, il y a 2,000 ans, par les chars du *Peuple-roi*, sans sentir les souvenirs de ces siècles éteints, se presser dans la mémoire.

Nous avons à peine passé l'Arc de Constantin et l'ancienne demeure de St. Grégoire au Caelius, que nous arrivions au point où cette route royale allait s'unir à la voie sacrée pour porter au Capitole toutes les insolences de la force, et le deuil des peuples dont il était le tombeau. Ce chemin que j'ai trouvé au sommet d'une montagne près de Naples, qui, abandonné comme ce squelette de ville, traverse les ruines de Pompeï et s'en va, comme l'audace triomphante de ce peuple dont il est l'image, atteignant toujours son but, brisant tout ce qui lui résiste, franchissant les cimes des montagnes, et ne s'arrêtant qu'aux bords de la mer, aux extrémités de l'Italie.

D'autres pensées remplacent bientôt ces souvenirs d'un peuple composé, selon l'expression de M. Veuillot, de bêtes de somme et de bêtes de proie. N'était-ce pas sur cette route que des multitudes silencieuses d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants portaient leurs pas loin d'une ville, vouée au culte de la chair et du sang, pour respirer un air libre et pur, adorer, aimer et recevoir, malgré le fer et le feu, le Dieu inconnu, le Dieu caché. Des Sébastien, des Cécile et des milliers d'autres nobles mais obscurs héros de la foi, passaient sur ce chemin, s'en allant chercher la force de mourir dans l'amphithéâtre, en présence de 100,000 spectateurs, mieux que les légions de Rome, mieux que les consuls et les gladiateurs ; mourir comme savait le faire le soldat du Christ. L'Apôtre des nations, lié, mais libre dans les fers, était arrivé, par cette voie, pour plaider devant l'Empereur romain, une cause plus puissante que les armées du César. Et moi, pèlerin d'au-delà des mers, j'allais, après tant d'autres, consulter ces vénérables archives de ma foi ; visiter les demeures de ceux que mon enfance avait appris à invoquer et à aimer : comme un enfant de bonne maison se plaît à regarder et à étudier sur les murs lézardés du domaine de ses ancêtres, les trophées et les armes de sa famille.

Jetant un regard sur les ruines du Palatin, je m'acheminais lentement vers la porte St. Sébastien quand, tout-à-coup, une ombre immense traverse le chemin, je me trouve presque en face de débris, énormes comme les ruines du Colisée. Ils se dressent comme une montagne qu'un volcan a déchirée, avec leurs murs renversés, leurs voûtes écroulées, leurs salles dévastées, et conservant ce je ne sais quoi de solennel et d'imposant qui caractérise les ruines d'une grandeur dont la chute a ébranlé le monde. J'avais devant les

yeux les restes des thermes de Caracalla. Le fils de Septime Sévère trouvait plus facile de construire, avec le sang et l'héritage des proscrits, ces cloaques d'infamies, que de défendre l'empire où retentissait déjà le bruit lointain de l'invasion. Aussi, rien ne fut épargné pour donner une idée de la magnificence de cette bête sauvage de l'Ansanie. Une seule salle de bain pouvait contenir 1700 baigneurs. Une mosaïque, aux couleurs brillantes, servait de pavé à cette chambre où l'eau, portée *sur des arcs de triomphe*, se jetait comme dans un lac. Les voyageurs se plaisent à détacher quelques pierres de ce parquet, les gardant en souvenir d'une visite à cet amas informe de décombres, où le roucoulement de la colombe, et le cri du chien de garde du Tibre remplacent les clameurs d'une multitude féroce. J'ai vu, dans la Villa Hadriana, à Tivoli, des légumes cultivés sur un champ formé par la voûte d'une salle des gardes du Prétoire. Ainsi la charrue a passé dans les salles de leurs splendeurs. Vis-à-vis, à gauche de la route, je vois un petit chemin bordé d'arbres, le long duquel coule un ruisseau à peine visible. On dit que c'est la Fontaine d'Egérie. Un autre motif que la pensée de Numa m'y attirait. Un jour, le Révérend Père Lacordaire et le Frère Réquédat se promenaient dans cette route silencieuse, s'entretenant de l'amour du Sauveur pour les hommes. Des épines poussaient aux bords du chemin. "Le lieu est propice, disait le Père Lacordaire, qui nous empêche de donner à Jésus-Christ une preuve d'amour ;" et tous deux se roulaient dans les épines qu'ils rougissent de leur sang. Pas de réduit si obscur de cette ville qui n'ait reçu le baptême de sang ! Comment refuser une courte visite à cette vénérable église presque adossée aux ruines des bains de Caracalla ? Saluons en passant les martyrs Nérée et Achillée mis à mort, sous l'empereur Domitien. L'église construite suivant le modèle indiqué dans les constitutions du Pape St. Clément, avec sa nef, ses bas côtés, ses anbons, le sanctuaire et le siège de l'évêque, a résisté à toutes les vicissitudes des temps. Tandis que le jugement de Dieu a réduit en poussière toute la pompe de la construction de Caracalla, le temple des deux martyrs est tel qu'il fut en l'an 523, quand le Pape St. Jean le dédia à leur gloire.

Quoique le soleil s'abaisse sur l'Aventin, comment se défendre du besoin de réveiller le souvenir et le nom de St. Dominique attaché à l'église de St. Sixte. Le silence aujourd'hui fait sa demeure de ce cloître où vécut le fondateur des Frères Prêcheurs. La vie du saint patriarche est racontée en peintures à fresques sur les arcades et les murs de cette pieuse enceinte, condamnée à une solitude qui l'envahit de plus en plus, chaque jour. Le Père

Lacordaire avait sans doute dans sa mémoire cette sainte et paisible retraite quand il traça son inimitable description du Cloître. Le lieu prête bien à cette lecture dont on ne se lasse jamais :

“ Un cloître est une cour entourée d'un portique ; au milieu de la cour, selon les traditions anciennes, devait être un puits, symbole de cette eau vive, dit l'Écriture, qui jaillit dans la vie éternelle. Sous les dalles du portique, on creusait des tombeaux ; le long du mur, on gravait des inscriptions funéraires ; dans l'arc formé par la naissance des voûtes, on peignait les actes des Saints de l'Ordre ou du monastère. Ce lieu était sacré ; les religieux mêmes ne s'y promenaient qu'en silence, ayant à l'esprit la pensée de la mort et la mémoire des ancêtres. La sacristie, le réfectoire, de grandes salles communes régnaient autour de cette galerie sérieuse qui communiquait aussi à l'église par deux portes ; l'une introduisant dans le chœur, l'autre dans les nefs. Un escalier menait aux étages supérieures construites au-dessus du portique et sur le même plan. Quatre fenêtres ouvertes aux quatre angles des corridors y répandaient une abondante lumière ; quatre lampes projetaient leurs rayons pendant la nuit. Le long de ces corridors, hauts et larges, dont la propreté était le seul luxe, l'œil ravi découvrait à droite et à gauche, une file symétrique de portes exactement pareilles. Dans l'espace qui les séparaient pendaient de vieux cadres, des cartes de géographie, des plans de ville et de vieux châteaux, la table des monastères de l'ordre, mille souvenirs simples du Ciel et de la terre. Au son d'une cloche, toutes ces portes s'ouvraient avec une sorte de douceur et de respect : des vieillards blanchis et sereins, des hommes d'une maturité précoce, des adolescents en qui la pénitence et la jeunesse faisaient une nuance de beauté inconnue du monde, tous les temps de la vie apparaissaient ensemble sous le même vêtement. La cellule des cénobites était pauvre, assez grande pour contenir une couche de paille ou de crin, une table et deux chaises ; un crucifix et quelques images pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tombeau qu'il habitait pendant ses années mortelles, le religieux passait au tombeau qui précède l'immortalité. Là même, il n'était pas séparé de ses frères vivants et morts. On le couchait, enveloppé de ses habits, sous le pavé du chœur ; sa poussière se mêlait à la poussière de ses aïeux, pendant que les louanges du Seigneur, chantées par ses contemporains, et ses descendants du cloître, remuaient encore ce qui restait de sensible dans ses reliques. O maisons aimables et saintes ! On a bâti sur la terre d'augustes palais, on a élevé de sublimes sépultures ; on a fait à Dieu des demeures presque divines ; mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création d'un monastère.”

Si la blanche robe du Dominicain ne se rencontre plus dans ce séjour de la prière, du moins le pèlerin respire ici le parfum des fleurs, emblème de ces vertus que la malaria a chassées. Il n'a pas la douleur de voir dans ce monastère les profanations dont le gouvernement Italien se plaît à souiller les maisons religieuses dans presque toute la péninsule Italienne. A Florence, le couvent de St. Marc est déshonoré et flétri. Quelques religieux, à 80 centimes par jour, sont les gardiens méprisés de cette antique gloire de la Toscane. A Milan, le plus beau monastère de la ville, celui où se trouve l'admirable Cène de Léonard de Vinci, est converti en écurie pour la cavalerie du roi. A Naples, un gendarme ouvre au voyageur la Chartreuse : l'Asile des enfants de St. Bruno est probablement aujourd'hui une caserne, à moins qu'il n'ait été vendu à quelque fabricant de savon ou de chandelle. Les rues d'Assise sont désertes. Les fils de St. François n'ont pas même un abri dans leurs vieux cloître. La joie et le bonheur sont bannis de l'Ombrie, avec la pauvre bure de l'humble franciscain. Celui qui vend le tombeau de ses pères ne doit guère respecter les sanctuaires de la piété reconnaissante. Les vases du temple circulent dans les festins de ce nouveau Sardanapale dont l'obèse Majesté s'engraisse de l'héritage de la veuve et de l'orphelin spoliés. L'argent laissé pour la canonisation de sa tante, la Reine Christine, est employé à pensionner des familles d'assassins, ou à acheter des traîtres. Pas de métier trop bas pour l'ami et le conseiller du brigand Garibaldi. Comme un débâché brutal, après avoir épuisé les voluptés raffinées, il se vautre dans l'immondice des égouts.

Mais chassons ces pénibles pensées pour admirer, en passant, les belles et si douces peintures à fresque dont le P. Besson a couvert l'oratoire où St. Dominique opéra trois miracles dont un, en faveur du jeune prince Orsini, mort des suites d'une chute de cheval, et que ce saint ressuscita.

Combien d'autres monuments sollicitent au moins un regard et que j'aimerais à y passer la journée ! Mais la marche du soleil m'avertit que, si je veux avoir une vue de la campagne romaine, avant son déclin, et faire une visite aux Catacombes, il faut, malgré moi, détourner la tête, et, suivant cette voie bordée de tombeaux en ruines, me diriger vers le but de ma promenade. La route s'allonge dans la campagne, étroite, resserrée entre les murs qui bordent le chemin. Elle ressemble à une avenue funéraire où, à droite et à gauche, sont disséminés les cendres oubliées des maîtres du monde. Si je me permets d'arrêter un instant à une demi-lieue de la ville, c'est qu'il n'est pas possible de passer la modeste église du *Domine quo vadis*, sans rappeler le touchant souvenir auquel elle doit son

origine. J'entre et je vois sur les dalles de l'ancienne voie Appienne, le Sauveur plein de tristesse, se dirigeant vers Rome, la croix sur les épaules; son vicaire St. Pierre, fuyant la mort vient à sa rencontre.

Le chef de l'Eglise fut forcé, en quelque sorte, par les fidèles, à se soustraire à la fureur de Néron qui faisait tomber sur les chrétiens l'horrible forfait d'avoir incendié la ville. "*Domine, quo vadis?*" s'écria St. Pierre. " Je vais, répondit Jésus-Christ, à Rome pour y être de nouveau crucifié." Le prince des Apôtres, saisissant l'allusion que faisait son Divin Maître, retourna à Rome, fut arrêté et martyrisé. J'ai contemplé avec un profond sentiment de tendresse, l'empreinte des pieds laissés par Notre Seigneur sur la pierre qui fait partie de la collection des reliques, dans la Basilique St. Sébastien. A ceux qui me diraient que cette tradition peut ne pas être authentique, je répondrais qu'une église élevée sur le lieu même du miracle, la foi constante de toute l'antiquité, la surveillance si sévère que l'Eglise exerce sur tout ce qui touche à la dévotion des fidèles, l'empreinte de ces pieds conservée si précieusement dans une des premières basiliques de Rome, sont pour moi des raisons suffisantes pour croire, avec toute la tradition, que cette apparition n'est pas une pieuse légende, mais un fait que la foi a recueilli et qu'elle conserve, comme le nom de Caius Cestius, gravé sur la pyramide monumentale, atteste l'existence de ce fastueux romain. A partir de l'Eglise *Domine quo vadis*, la route monte insensiblement vers une colline sur laquelle on aperçoit, à chaque côté d'un monceau informe de ruines, qui fut autrefois un tombeau, deux cyprès placés comme de sombres gardiens à l'entrée d'un cimetière. Ce sont à peu près les seuls arbres qui couronnent toute cette hauteur.

A. O'DONNELL, Ptre.

(A Continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

Répertoire Général du Clergé Canadien, par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, par l'abbé C. Tanguay. Deuxième livraison. Québec. C. Darveau, imprimeur-éditeur.

Cette livraison est la dernière du répertoire du clergé canadien de M. l'abbé Tanguay. Elle contient les noms de tous les prêtres qui ont résidé en Canada depuis la conquête jusqu'à nos jours. Comme dans la première livraison, les noms sont disposés par ordre chronologique et c'est la date des ordinations qui règle cet ordre; mais dans une table qui occupe 34 pages à la fin de l'ouvrage, l'auteur a placé les noms par ordre alphabétique. De cette manière, les recherches sont singulièrement facilitées, et l'on n'éprouve aucune difficulté à trouver un nom.

Le livre de M. l'abbé Tanguay, dont nous avons maintenant le complément, est d'une grande importance; tout nous fait croire que son mérite égale son importance. Ce n'est pas sans des travaux longs et pénibles, des recherches nombreuses dans les registres poudreux des paroisses, dans les archives oubliées des différents établissements religieux; ce n'est pas sans bien des voyages, des courses et des veilles fatigantes, que M. l'abbé Tanguay a pu obtenir un résultat aussi considérable et produire un ouvrage aussi complet. Peu de personnes sauront apprécier aujourd'hui la valeur de tous les renseignements contenus dans ce livre; ces milliers de noms et de dates qui remplissent ces trois cents pages, seront pour la postérité d'un prix inestimable, du moment que la critique aura établi l'authenticité de ces noms et la sûreté parfaite de ces dates. C'est lorsque les sources où l'auteur a puisé ces renseignements auront été détruites ou égarées que l'on comprendra toute l'importance de ce *Répertoire*, et que l'on remerciera M. l'abbé Tanguay d'avoir bien voulu s'imposer un travail aussi pénible. Il est peu d'études historiques que l'on puisse faire dans ce pays sans rencontrer le nom d'un prêtre. S'agit-il de l'éducation? La plupart de nos collèges, sinon tous, ont été fondés par le clergé. Est-il question de la colonisation? Partout le prêtre a suivi de près le premier colon, et quelquefois il l'a devancé. Vent-on parler archéologie religieuse? On trouve le nom

d'un prêtre à la base de chaque mouvement. De même que les caveaux de nos églises sont remplis de leurs dépouilles mortelles, ainsi nos archives historiques redisent partout le nom d'un missionnaire, d'un apôtre ou d'un religieux. Le prêtre pénètre toute la société canadienne, toute l'histoire du Canada ; ses œuvres se retrouvent partout, et avec lui l'on voit l'église catholique qui, après avoir fondé notre peuple, le conserve encore et le protège dans les luttes qu'il soutient. Voilà sans doute des raisons qui feront trouver extrêmement utile le *Répertoire Général du Clergé Canadien*, et si un livre doit avoir du succès auprès des hommes sérieux, c'est bien celui-ci. Ce succès, je le lui souhaite et je l'espère.

Quant à l'exactitude historique du *Répertoire*, on comprend que je ne suis guère en état d'en parler ; et, du reste, ce ne serait pas ici le lieu de le faire. Cependant ceux qui connaissent le caractère patient et rangé de l'auteur, le soin avec lequel il travaille, l'ordre qui préside à ses études, les avantages incalculables qu'il a eus dans ses recherches, les secours précieux qu'il a reçus, les matériaux nombreux et importants qu'il a eus entre ses mains, parlent avec la plus grande confiance du livre de M. Tanguay. Il ne m'appartiendrait pas de faire entendre une note discordante dans ce concert harmonieux. Le dernier, je joins mes éloges à tous ceux que l'auteur a déjà reçus et j'espère que le bon accueil que reçoivent ses travaux l'engagera à livrer aussi au public son grand ouvrage sur la famille canadienne, ouvrage que l'on attend avec impatience depuis plusieurs années. ¹

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

Concours de poésie de 1868 à l'Université Laval. Les Martyrs de la foi en Canada, par Eustache Prud'homme, écuyer, notaire. Médaille d'argent. Québec. Typographie de Aug. Côté et Cie. 32 p. in-8.

L'Université Laval vient de publier, avec son Annuaire pour cette année, le beau poème de M. Prud'homme qui a obtenu la médaille d'argent au dernier concours de poésie. Un tirage spécial a été fait contenant seulement l'essai de M. Prud'homme. Cette attention permet à tous les admirateurs du talent lyrique de l'auteur, de lire et de conserver l'œuvre remarquable qui l'a confirmé dans la place distinguée qu'il occupait déjà parmi les meilleurs poètes canadiens.

En rendant compte du concours de poésie de 1868, qui a été si favorable à M. Prud'homme, nous avons reproduit dans ce recueil l'appréciation faite par M. l'abbé Beaudet de l'essai du jeune poète. Cette voix autorisée a

¹ Qu'il me soit permis de signaler en note de légères inexactitudes que je trouve dans l'ouvrage de M. l'abbé Tanguay aux noms de deux prêtres qui appartiennent à ma famille.

Page 167. Lefebvre de Bellefeuille, Louis Charles, était fils de Antoine Lefebvre de Bellefeuille et de Louise Angélique Lambert Dumont, et non de *Antoine Lefebvre* et de *Louise Angèle Dumont*.

Page 170. La même remarque s'applique à Lefebvre de Bellefeuille, François Louis, frère du précédent. De plus, n'est-ce pas à St. Paul l'Ermite qu'il a été curé ?

(Note de l'auteur.)

fait entendre de justes éloges, qui seront, je n'en doute pas, un précieux encouragement pour celui qui les a si bien mérités. Je m'unis volontiers à ces accents sympathiques et flatteurs. Puissent-ils faire oublier au jeune poète les aspérités de la carrière littéraire dans notre pays ; puissent-ils aussi l'engager à continuer des travaux qui, à défaut de fortune, lui procureront peut-être la gloire, tout en faisant les délices des amants des muses, le bonheur des amateurs du beau.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

Treasure of pious souls ou divers moyens d'atteindre la perfection chrétienne, par un prêtre du diocèse de Montréal. Eusèbe Senécal, Imp.-Edit. VIII—815 p. in-12.

Un prêtre du diocèse de Montréal, bien connu dans cette ville par son activité infatigable et son immense esprit d'organisation, vient de publier, sous le titre placé en tête de cette notice, un livre de piété qui sera accueilli avec avidité par les milliers d'âmes dévotes que l'auteur dirige avec un zèle si ardent, depuis déjà de longues années. M. l'abbé Picard n'a pas pu se contenter de conserver une vie qui s'use aux œuvres puissantes et saintes qui en occupent tous les instants ; il a voulu laisser à toutes ces personnes dont il a acquis la confiance et l'amour, un livre qui parlerait encore quand sa voix serait éteinte, et qui instruirait encore quand lui-même serait enlevé à la glorieuse mais fatigante tâche de conduire les âmes dans la voie du salut.

Ce livre ne démentira pas le but de son auteur ; il ne démentira pas, non plus, le nom qui lui a été donné. Les âmes pieuses trouveront vraiment en lui un trésor inestimable, au moyen duquel elles pourront facilement se passer de la plupart des livres généralement en usage. L'abondance des matières contenues dans ce volume est, en effet, presque incalculable. La table des matières, qui prend à elle seule onze pages, nous montre que l'auteur a su réunir, soit en puisant dans son propre fonds, soit en faisant des emprunts intelligents, les conseils pieux, les pratiques religieuses, ou les prières les plus populaires, les plus aimées et les plus convenables aux personnes auxquelles son livre s'adresse. De plus, des instructions simples mais sûres sur certains points difficiles ou controversés de la religion, comme sur les indulgences, sur la prière, sur les fins dernières de l'homme, sur les jubilés, viennent s'ajouter aux diverses formules d'oraisons dont le livre est rempli, prouvant à tous que l'Église catholique n'enseigne rien qui soit contre l'intelligence humaine ; mais que dans toutes ses œuvres et dans toutes ses doctrines règne le plus harmonieux accord entre la foi et la raison.

La première page du *Treasure of Pious Souls* contient une touchante dédicace de l'ouvrage à Marie Immaculée par les mains de Pie IX. Nul doute que le Souverain Pontife qui a déjà jeté des regards si bienveillants sur le Canada, n'accueille avec bonté cette nouvelle preuve de la dévotion et du respect pour sa personne qui anime les Canadiens.

Ce livre est imprimé chez M. Eusèbe Senécal. Moins qu'à tout autre, sans doute, il nous convient de parler de la manière dont en a été exécutée la partie typographique. Du reste, la réputation des ateliers de M. Eusèbe

Senécal est maintenant bien assise, et tous, en achetant le *Treſor des Ames Pieuses*, pourront par eux-mêmes apprécier les qualités matérielles de cet ouvrage. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer que ce livre de 823 pages, relié en cuir d'une manière solide et élégante, et imprimé sur très-bon papier, se vend pour le modique prix de \$0.80. Il serait impossible de l'importer de France à meilleur marché. Voilà une preuve de ce que peut produire un système de protection même modéré : l'industrie nationale est développée et en définitive, tout le public en est bénéficié. Pourquoi faut-il que le même système ne soit pas appliqué à tous les objets de commerce, dont le pays fournit les matières premières et qui peuvent être fabriqués en Canada ?

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.
